JUILLET 1950 N° 250 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

LÉOPOLD III EST RENTRÉ EN BELGIQUE

Le 22 juillet, aux premières heures de la matinée, le roi Léopold III est rentré par avion en Belgique. D'importantes forces militaires ont escorté la voiture royale de l'aérodrome d'Evere, près de Bruxelles, jusqu'au château de Laeken (ci-dessus). Phot. Associated Press.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

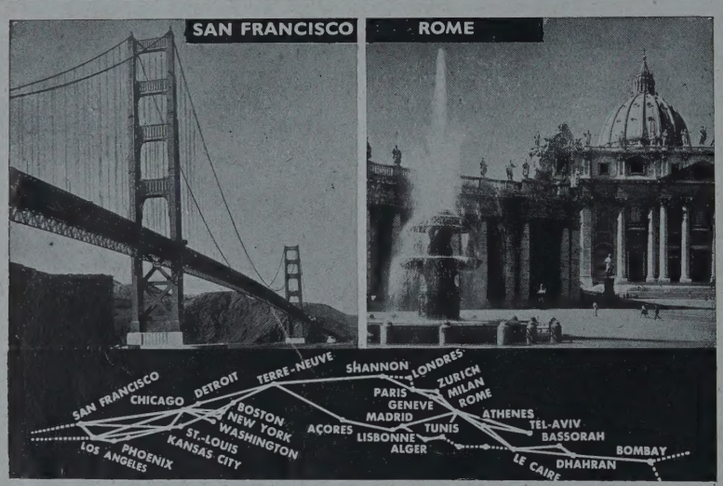
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.



Seule TWA vous offre un tel choix de lignes à travers le monde.

La prochaine fois que vous partirez en voyage, associez donc le plaisir et les affaires en empruntant le si commode réseau T.W.A. Une ligne T.W.A. dessert l'Europe septentrionale... une autre le monde Méditerranéen. Aux États-Unis la T.W.A. propose ses services transcontinentaux directs qui relient le Nord industriel au Sud-Ouest ensoleillé.

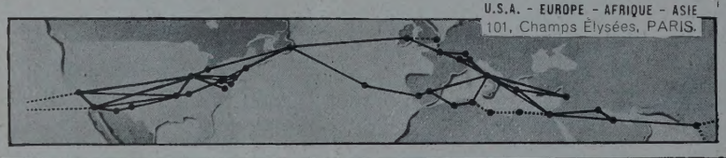
Sans frais supplémentaires vous pouvez vous arrêter à n'importe quelle ville desservie par la T.W.A. Souvent vous pouvez aller par un itinéraire, revenir par un autre et doubler ainsi l'agrément de votre voyage. En voyageant à 500 kms/h. sur un Skyliner T.W.A. qui a fait ses preuves dans le monde entier, vous bénéficiez en outre d'un service, d'une cuisine et d'un confort vraiment somptueux.

Consultez votre agence de voyage ou téléphonez à la T.W.A. : BAL. 10-83.

Vous pouvez compter sur la

TWA
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE
101, Champs Élysées, PARIS.

50.29



LISEZ CETTE SEMAINE

Le grand hebdomadaire que vous attendiez depuis cinq ans

*

Le Rouge et le Noir

Informe en amusant... toujours plaisant, jamais vulgaire

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

INTIMES

— Il a l'air au mieux avec cette baigneuse en « maillot tutu ».

— Oui. Ils sont à tutu et à toi !...

PRUDENCE

— Tu nous fais « corder » pour aller au café ?

— Permets, c'est un glacier !

— Possible. Mais j'aimerais mieux les glaces éternelles que ces éternelles glaces !

RÊVERIE

— Oh ! Joseph, comme je me sens peu de chose devant l'immensité !... Un atome... un souffle... un rien !...

PERSÉVÉRANCE

— Vous suivez le Tour de France, dame Tortue ?

— Oui, celui de l'année dernière !...

MOT DE GORGE

— Le maître baigneur exagère : pour leur apprendre à nager il tient ses clientes sous la poitrine !

— Oui. On l'a surnommé le « soutien-gorge » !

6me ANNÉE — NUMÉRO 250

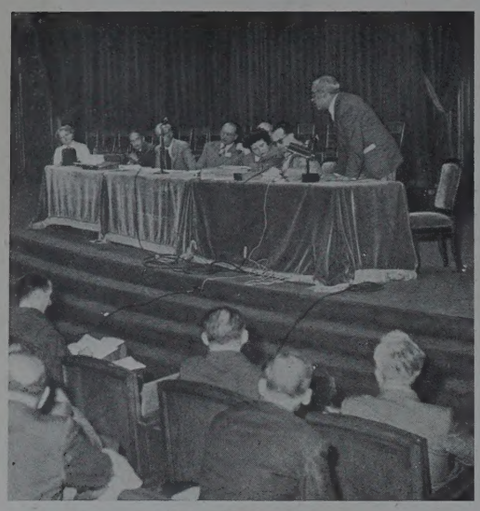
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

29 JUILLET 1950

L'URUGUAY EST CHAMPION DU MONDE DE FOOTBALL

La finale de la Coupe du monde de football 1950 a eu lieu le 16 juillet à Rio-de-Janeiro. Elle mettait aux prises, devant une assistance passionnée, les équipes du Brésil et de l'Uruguay. Les Brésiliens étaient les grands favoris du tournoi, mais, bien qu'ayant l'avantage de jouer devant leurs compatriotes, ils durent s'incliner devant leurs valeureux adversaires, vainqueurs par 2 buts à 1. Phot. Associated Press.

ACTUALITÉS MONDIALES D



PARIS. Le premier Congrès international du cancer tenu depuis la guerre a fait le bilan des progrès réalisés dans la lutte contre la terrible maladie, dont on espère pouvoir bientôt déterminer la cause.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

LE PANDIT NEHRU a adressé au président Truman et au maréchal Staline un appel pour un règlement pacifique du conflit coréen. Dans sa réponse, le chef d'Etat russe pose comme condition l'admission de la Chine à l'O. N. U, tandis que les U. S. A. exigent le retrait des agresseurs au nord du 38e parallèle.

OXFORD. Des « guides » de tous pays sont ré en une conférence internationale. Ici, une Ind montre une poupée de son pays à des camarades Norvégienne, une Grecque et (derrière) une Fran

TEHERAN. M. Grady (à gauche), qui représentait les Etats-Unis en Grèce, a été nommé ambassadeur en Iran. Accompagné de M. Noori, chef du protocole, il est allé présenter au shah ses lettres de créance.

BALE. Les championnats du monde de gymnastique se sont terminés sur une brillante victoire des Suisses. Parmi eux, Josef Stalder, dont on admirera la souplesse, s'est classé premier au cheval d'arçon.

ARRAS. Un soldat inconnu de la guerre 1939-19 été inhumé dans l'ossuaire de Notre-Dame-de-Lo parmi 20.000 morts de la première guerre mon M. Louis Jacquinot présidait cette émouvante céré

LONDRES. Une brillante garden-party a été donnée à Buckingham Palace. Après la réception, les souverains se retirent, suivis de la princesse Margaret, du duc de Gloucester et de la duchesse de Kent.

DARLINGTON. La France n'a pas le monopole d'un été pluvieux. Les Etats-Unis le connaissent aussi. Dans le Wisconsin en particulier, on signale des inondations, dont Darlington a spécialement souffert.

AMSTERDAM a reçu une délégation du conseil m cipal de Paris, conduite par son président, M. F de Gaulle. Quittant le palais royal, nos édiles guidés dans la ville par M. d'Ailly, bourgm

SEMAINE

Depuis la guerre l'Allemagne n'avait plus
sentant diplomatique en France. Elle y a de
un consul, M. Wilhelm Hausenstein, qui a
on désir sincère d'entente avec notre pays.

UTH. M. Winston Churchill, acclamé par ses
quitte la réunion du parti conservateur,
dénoncé le péril communiste comme le pire
ıru l'Europe depuis la victoire nazie de 1940.

Les membres de l'expédition française victo-
'Himalaya sont rentrés. M. Herzog (ci-dessus)
nenal ont dû être amputés de leurs phalanges
ont été décorés de la Légion d'honneur.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les lecteurs des journaux d'information ont toujours avantage, s'ils sont curieux et s'ils souhaitent de comprendre quelque chose à notre monde incohérent, ces lecteurs ont toujours avantage, dis-je, à négliger un peu les articles tapageurs pour considérer avec attention certaines notes sommaires que l'on trouve éparses dans les colonnes, souvent exilées dans quelque coin perdu, mais dont la lecture se montre de grand enseignement. Nous avons appris, par exemple, récemment, que l'Amérique allait cesser ses fournitures de pétrole à la Chine communiste... Vraiment ! Nous avons appris, environ le même temps, et à la faveur d'articulets tout aussi modestes, que, dans le matériel de guerre pris par les Américains aux Coréens du Nord, se trouvait une certaine quantité d'engins de provenance américaine. On nous avait annoncé de la même manière, voici quelques années, en pleine guerre du Proche-Orient, que l'Angleterre avait pris la décision héroïque de ne plus vendre d'armes à certains des belligérants. Nous savons aujourd'hui que, si l'Amérique renonce à livrer du pétrole à Mao Tse Tung, l'Angleterre est désolée de ne pouvoir persévérer dans cette même sorte de trafic. Nous sommes en droit de nous demander si, pour guerroyer contre l'Amérique, pendant le dernier conflit mondial, le Japon ne s'est pas servi de canons ou d'avions achetés à cette même et par trop libérale Amérique.

En vérité, le commerce est une chose admirable, et la passion du commerce, pour soumise qu'elle semble à l'intérêt temporel, apparaît, en définitive, comme inspirée par un désintéressement sublime. Le négociant agit parfois de manière telle qu'on peut lui prêter une pensée qui s'exprimerait ainsi : « Ce pistolet automatique dont vous avez besoin pour me tuer demain, je ne veux pas vous en priver ; laissez-moi vous le vendre, aujourd'hui, moi-même ; à la condition, toutefois, que je puisse faire un honorable bénéfice. »

Je n'entends certes pas, en formulant des remarques telles, donner à croire que je n'éprouve point, pour le commerce en général, le respect que mérite cette honorable occupation. Je reconnais bien volontiers que le commerce est au fondement de tout l'édifice social. J'ajoute même, en biologiste, que le principe des échanges régit la vie tout entière, la vie des cellules, des humeurs, des tissus. Pour montrer ma bonne foi dans un débat de cette nature, je veux bien admettre que les grands peuples commerçants de l'antiquité, les Phéniciens ou les Carthaginois, ne devaient pas s'abstenir de ravitailler leurs propres adversaires en aliments et en catapultes, quand la loi sacro-sainte du gain exerçait ses invincibles sortilèges.

La grande crise de civilisation dont nous sommes les témoins ébaubis et parfois désespérés a modifié quand même toutes les données du vieux problème. Vendre pour gagner et gagner pour jouir, voilà qui nous paraît, aujourd'hui, un catéchisme puéril. Ces usines qui vont bientôt défigurer et souiller tant de régions du globe, il faut à tout prix qu'elles tournent. Ces ouvriers qui ont été, d'année en année, arrachés au travail des champs pour besogner dans la fumée et l'ardeur des fours, il faut qu'ils produisent. Tous les produits de ce labeur gigantesque et confus, il est absolument nécessaire qu'ils soient vendus. Que si la monstrueuse machine s'arrête, alors c'est non seulement la ruine, mais c'est encore et surtout le chômage, le désordre, la famine, la guerre civile. Pour ne pas souffrir de la guerre civile, est-il donc nécessaire que les peuples se condamnent à subir la guerre internationale ? C'est, hélas ! probablement nécessaire et même inévitable, dans la conjoncture présente.

★

Tout le début du XX^e^ siècle, au regard des historiens de l'avenir, apparaîtra comme une seule et même guerre en plusieurs actes : la guerre des « marchés ». La plupart des grandes puissances ont été déterminées, depuis plus de cinquante ans, par le besoin impérieux de trouver des émonctoires, de se procurer à toute force des clients, d'écouler les produits de leur activité, même quand les acheteurs de la veille doivent, de toute évidence, se révéler comme les ennemis du lendemain.

La France est au petit nombre des pays qui ont su garder un juste équilibre entre le travail du sol et le travail de l'usine. Si la France, qui fut tant de fois en péril de mort, devait se trouver, quelque jour, engloutie dans une catastrophe, ce ne serait quand même pas à la passion du gain qu'elle devrait son malheur. Mais le goût de l'idéologie, des palabres, des jeux intellectuels, des expériences aventureuses, des divertissements politiques, ce goût apparaît aussi comme bien dangereux, même pour un peuple réputé raisonnable.

DES RENFORTS MASSIFS ARRIVENT MAINTENANT DU JAPON ET MONTENT EN HATE VERS LE FRONT.

LE LAMENTABLE EXODE DES CIVILS FUYANT DEVANT LES COLONNES COMMUNISTES MOTORISÉES.

LES NATIONS LIBRES OBTIENDRONT LA PAIX PAR LA FORCE

COMME il était prévu, les Américains ont dû abandonner Taejon, et l'offensive a repris, extrêmement violente, autour de la ville. Cependant les renforts, tant en hommes qu'en matériel, arrivent maintenant en quantités considérables aux défenseurs de la Corée du Sud. Pour le matériel, on a remarqué la puissance des nouveaux « super-bazookas » (lance-fusées) qui ont détruit plusieurs chars communistes. Enfin, et c'est sans doute le plus important, l'ouverture d'une nouvelle base de débarquement, à Pohang, apporte aux Américains d'appréciables facilités. Il n'est pas douteux que ces améliorations auront sur le moral des combattants un heureux effet.

D'autre part, le message de M. Truman au Congrès a produit une très forte impression, non seulement par l'importance des mesures financières et autres qu'il annonce et qui constituent, en somme, selon l'expression même du président, une mobilisation de l'économie des Etats-Unis, mais aussi par l'avertissement très net qu'il contient. Avertissement à tout agresseur éventuel, d'abord, qu'il se heurtera à la force armée américaine mise au service des nations libres. Avertissement aussi à l'Europe pour demander précisément aux nations libres de faire effort et de mieux coordonner leurs rapports économiques.

Sur le plan proprement militaire, les états-majors de l'Union occidentale, réunis à Fontainebleau à une conférence à laquelle assistaient M. René Pleven, président du Conseil, et M. Jules Moch, ministre de la Défense nationale, ont étudié la situation internationale et ont, selon les termes du communiqué, reconnu la nécessité d'accélérer sans délai la production du matériel de guerre et d'accroître la puissance défensive de l'Union occidentale. Il faut chercher la paix par la force, disait au même moment M. Churchill.

Production militaire et redressement économique de l'Europe devraient aller de pair : telle est l'opinion de M. Truman et de son entourage.

L'AVIATION AMÉRICAINE ATTAQUE SANS RÉPIT.

Car « l'épreuve de force » de Corée peut être suivie d'autres épreuves. Sur celle de Corée du moins, le général Mac Arthur, grand responsable de la situation, vient de témoigner son optimisme. Envisageant les choses au moment où la première partie de la campagne prend fin, il a affirmé que grâce à la rapidité avec laquelle la 8e armée américaine avait été mise en place les Nord-Coréens avaient perdu leur chance de victoire.

L'EUROPE
EST-ELLE UN RÊVE OU
UNE POSSIBILITÉ

Entre les deux grands vainqueurs de la dernière guerre — dont les malentendus n'ont cessé de s'aggraver depuis cinq ans au point d'avoir provoqué la guerre en Corée — l'Europe occidentale, habituée à dominer le monde, apparaît aujourd'hui réduite à un conglomérat de nations chétives, surpeuplées, à la fois mal et surindustrialisées. Incertaines de l'avenir, sollicitées par des idéologies et des intérêts contradictoires, entourées de périls, leurs populations ont l'impression d'être les témoins impuissants d'une dramatique réorganisation du monde.

Les solutions traditionnelles des grands problèmes militaires, économiques et politiques semblent périmées face à certains faits : la bombe atomique, le développement à l'échelle mondiale des transports aériens, la constitution de deux blocs rivaux détenant les puissances effectives de création et de destruction.

Cependant l'Europe veut survivre, d'abord ; ensuite, mieux vivre. Ces deux exigences, opposées par leurs moyens, se trouvent liées par l'effet des circonstances. Il faut simultanément que l'Europe occidentale se mette en état de défense contre la menace d'une invasion et qu'elle améliore son niveau de vie pour éviter la désagrégation par l'intérieur.

Dans tous les cas, la nécessité de l'union est évidente. Mais on ne supprime pas du jour au lendemain le passé, c'est-à-dire les rivalités nationales et les contradictions existant entre des intérêts privés ou collectifs souvent divergents.

En dépit des innombrables traverses de toute nature l'Europe va laborieusement son chemin.

Quel est-il et où mène-t-il ?

Entre l'O. E. C. E., l'Assemblée européenne de Strasbourg, les groupements régionaux, le plan Marshall, l'E. C. A., l'E. R. P., les pactes de Bruxelles et de l'Atlantique, qui donc, parmi les non-initiés, s'y retrouve aujourd'hui ? Et ne sait-on pas que ces nombreux organismes ou instruments d'unification se sont révélés jusqu'à présent bien peu efficaces ?

Il faut sortir de l'impasse. De plus en plus on s'aperçoit que l'Europe occidentale ne constitue ni une unité économique viable, ni une unité militaire assez forte, ni une unité politique cohérente. D'où la proposition d'un Haut Conseil atlantique formulée par M. Georges Bidault, d'où celle, plus concrète, de M. Schuman, d'un pool européen du charbon et de l'acier. Les échos qu'elles ont rencontrés dans la presse internationale, les réactions suscitées dans les chancelleries comme au sein de puissants groupements privés et des partis politiques montrent à l'évidence les difficultés d'une solution, attendue avec angoisse.

Solidarité atlantique ? Glissement lent dans le camp communiste ? Neutralité ? Notre envoyé spécial René Branellec a visité la plupart des capitales d'Europe. Il a consulté les personnalités de la politique, les milieux d'affaires, les hommes de science, les écrivains. Il a multiplié les contacts avec l'homme de la rue. Il s'est ainsi efforcé de dégager ce que l'on pourrait appeler « l'ambiance européenne » dans une période particulièrement critique pour la civilisation commune qui, pendant plus de dix siècles, s'est imposée au monde. Il s'est attaché à restituer avec toute l'exactitude possible le sens général d'une démarche de l'Européen dans la voie nouvelle ouverte par ce tumultueux après-guerre.

FAIRE L'EUROPE

LE VIEUX CONTINENT ÉCARTELÉ

Massacrée, violée, mise à sac, aplatie par les bombardements, l'Europe se retrouve en 1950 avec 25 millions d'habitants de plus qu'en 1939. Quel regain !... Si l'Europe vit ? La réponse n'est-elle pas donnée par ce chiffre ?

— Elle vit mal, observe-t-on. A peine convalescente, son industrie, son commerce, sa main-d'œuvre butent sur d'innombrables obstacles.

— Elle s'organise... Elle balbutie. Laissez-lui le temps de se faire.

— Mais, objectent certains, c'est en réalité l'Amérique qui la fait ou plutôt croit la faire ; craignons qu'elle n'en profite pour la « coloniser ».

— Que les Etats-Unis, au lieu de mettre des bâtons dans les roues de notre char européen, aident à le pousser, est-ce donc un mal ? Ce char est embourbé. Après le déluge de fer et de feu que nous avons subi, rien de moins surprenant. Les chevaux ne manquent pas... Il y aurait au contraire excès, car ils tirent à hue et à dia... Quant à laisser aux Américains le rôle du postillon, cela dépend de nous, de notre intelligence, de notre volonté, de notre courage surtout. S'ils le poussent plus loin que nous souhaitons d'aller, c'est à nous à dire : non.

— Peut-être faut-il pouvoir le faire. Y avons-nous intérêt ? De quel côté se trouvent les plus grands risques ? A l'est s'est développé un bloc formidable. A sa puissance propre s'ajoute celle de ses alliés et de ses agents, répandus dans tous les pays, qu'ils désorganisent systématiquement. Comment résister sans l'aide de l'Amérique ?

— Mais le prix de ce concours n'est-il pas la perte de l'indépendance que nous voulons justement préserver ? Ne serait-il pas préférable de décider notre neutralité ? L'histoire ne nous enseigne-t-elle pas que le *Si vis pacem...* conduit seulement à une paix particulière, celle que peut imposer le plus fort ?

— Celle-là même à laquelle doivent se résigner les peuples faibles, les « vaincus d'avance », ceux qui estiment n'avoir rien à défendre.

Ce dialogue, je suis allé le poursuivre à travers l'Europe d'après guerre, où l'avion, l'automobile, l'Orient-Express, l'Etoile du Nord, le Golden Arrow, le paquebot ne laissent pas oublier des frontières difficiles à abattre.

Bien entendu, j'ai pu me rendre dans tous les pays de l'Europe occidentale, à Berlin et à Vienne. J'ai même pu séjourner à Varsovie et à Prague. En revanche, Budapest, Sofia, Bucarest, Tirana et Moscou me sont restés inaccessibles malgré une grande quantité de questionnaires remplis auxquels étaient joints des lots de photos d'identité et la narration détaillée des moindres événements de ma vie. Au bout de trois mois, la Bulgarie et la Roumanie décidèrent qu'il était impossible de m'accorder même un simple visa de transit. La Russie, la Hongrie et l'Albanie ne daignèrent pas répondre...

Ainsi se manifeste la première difficulté tendant à paralyser la vie européenne : celle qui touche à la circulation des personnes dans une large zone de l'Europe. On la connaît, certes, plus ou moins. Un exemple précis situe cependant les choses.

La seconde difficulté, multiforme et non moins grave, concerne la circulation des biens. Qu'elle s'appelle douanes, contingents, licences d'importation, contrôle des changes, le résultat est que l'industrie et le commerce intra-européens, en dépit des petites améliorations dont on fait état, sont étroitement bridés et sortent difficilement de la gangue nationale où les avaient resserrés les règlements adoptés dans l'entre-deux-guerres.

DIALOGUE DES MORTS

En même temps que la guerre froide se poursuit à l'Est avec ses épisodes, suppression sournoise des visas, arrestations d'agents diplomatiques, aveux, révélations, espionnage intensif, enlèvements — ceux-ci, presque quotidiens à Vienne et à Berlin, s'opèrent en plein jour, au centre de la ville, dans les trains ou dans les cafés et leurs victimes disparaissent sans laisser de trace — s'engage entre les Alliés eux-mêmes une guerre commerciale, dont l'hypocrisie ne le cède en rien à la première. Et, simultanément toujours, s'observent dans chacune des parties de cette Europe écartelée des tentatives analogues de fusion, d'unification... ou d'absorption. Analogues par leur but, sinon par leurs moyens. Propagandes américaine et soviétique, face à face depuis quatre ans, recrutent et se défient.

— Venez à Bikini admirer mon arme secrète perfectionnée, ont dit les Américains... et faites oraison.

— Bagatelle, répliquent les Russes. Nos savants ont découvert bien avant les vôtres la vapeur, l'électricité, le plus lourd que l'air, la pénicilline et le D. T. T. La désintégration de l'atome, ajoutent-ils négligemment, nous permet de déplacer les montagnes comme de simples taupinières.

— Outre un rayon de la mort qui fait son chemin et quelques bactéries très virulentes, nous avons en construction, rétorquent les Etats-Unis, une bombe mille fois plus puissante que celle d'Hiroshima.

A tout prendre, les guerriers d'Homère, se haranguant avant la bataille, étaient moins dangereux.

L'Europe entend ce dialogue des morts futurs avec une stupéfaction qui ne s'accompagne même plus d'angoisse.

— Il n'y aura pas de guerre, m'ont dit les Anglais. Les Russes ne sont pas encore en état de la faire et les Américains n'ont plus assez d'énergie pour la décider.

— La guerre est inévitable, m'ont déclaré les Hollandais. Les Américains la gagneront.

Foi candide et irrépressible dans le maintien des situations acquises que la tragique affaire indonésienne a peu entamée.

— L'Angleterre, constate-t-on en Norvège et en Danemark, finit toujours par gagner.

Le mythe de la dernière bataille est vivace.

— Nous possédons la plus forte armée d'Europe, m'ont fait remarquer non sans quelque ironie les Suédois. Notre neutralité coûterait trop cher à violer. Nous ne croyons donc ni à la guerre — en Suède — ni à la crise.

Mais le général Jung, commandant en chef de l'armée suédoise, doute publiquement que son pays puisse conserver sa neutralité dans un conflit qui lui paraît probable. D'autre part, il est impossible de traverser la Suède sans apercevoir cette crise que l'on nie, dont on repousse avec horreur l'idée, mais qui est là, dans la chute catastrophique des exportations de pâtes à papier vers les Etats-Unis (depuis la guerre ils se fournissent au Canada) comme dans les difficultés de l'industrie suédoise en général à s'adapter à des prix mondiaux soudain soumis à une âpre concurrence... L'Est seul ne regarde pas aux prix. On en connaît les conséquences. Vertige tout de même. Litvinov disait : « Les capitalistes sont assez... bêtes pour nous vendre la corde qui servira à les pendre. » Le gouvernement socialiste suédois n'a pas envie de céder son morceau de corde. Alors ? Il faut attendre que la roue tourne. C'est le moment de se pencher sur le « sens de l'histoire ».

L'APPEL DE L'EST

Les Finlandais ont trouvé leur solution. Neutralité aussi. Ils s'efforcent à y croire.

— La guerre ? Le communisme ? Nous travaillons. Que voulez-vous faire d'autre ?

De fait, leur industrie métallurgique a vu sa capacité de production tripler par comparaison avec celle d'avant guerre. Il le fallait pour pouvoir payer les réparations à l'U. R. S. S., dans les délais fixés. Et dès maintenant se pose le dilemme du chômage ou des débouchés commerciaux. Vers l'ouest, l'Amérique, la Grande-Bretagne, la France, la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne, l'Italie saturent déjà les marchés. A l'est, un espace libre, formidable, un appel d'air irrésistible. Une Chine de 450 millions d'habitants nouvellement conquise à la seule influence réelle de l'U. R. S. S. Quel terrain à prospecter ! Les prix ? Qui parle de prix ? Notion purement occidentale et capitaliste.

De même, Pologne et Tchécoslovaquie s'industrialisent frénétiquement, avec une absence complète de souci du lendemain. La Tchécoslovaquie travaille à équiper les naissantes industries bulgare, hongroise, roumaine.

— Vos futures concurrentes, ai-je observé.

— Raisonnement petit bourgeois, répond le *brain trust* politique tchèque. Les besoins sont immenses, la surproduction n'existe pas.

Et toujours je sens le rêve des fantastiques débouchés de l'Extrême-Orient et de l'Asie, ouverts, réservés en priorité aux « amis » : la Chine, déjà prête à tout absorber, l'Inde, pas encore mûre, mais patience ! La famine, son mal endémique, la guette. Des milliers d'agitateurs, spécialement formés en U. R. S. S., n'attendent que le mot d'ordre pour traverser les frontières du nord.

— Le Pakistan est là et l'India Intelligence Service...

— Cela n'empêche pas les dirigeants pakistanais, mécontents de la marche des pourparlers commerciaux avec l'ouest, d'envoyer une délégation à Moscou... Simple avertissement.

Dans le sud de l'U. R. S. S., des centaines de milliers d'hectares, jadis incultes parce que l'on n'y parvenait pas à fixer une couche suffisante de terre arable, commencent d'être exploités. Leur production en blé serait suffisante pour satisfaire aux besoins de l'Europe entière. Mais il ne s'agit pas de cela. Le but, d'une portée énorme, n'est-il pas de réaliser ce qui était à l'étude dès 1940 : le pain gratuit ? Utopie ? Le plan Marshall est-il une utopie ? Il n'est pas impossible qu'à la fin de l'aide américaine — si celle-ci prend fin — l'on apprenne cette nouvelle, tenue en réserve jusque-là, qu'en Russie et dans les pays satellites le pain sera désormais distribué gratuitement. Il n'est pas exclu également que ces dizaines de millions de quintaux excédentaires ne soient utilisés au moment opportun pour appuyer l'action des propagandistes soviétiques dans l'Inde.

Telle est la forme réelle de la guerre qui se déroule actuellement. L'autre, celle que l'on fait avec des canons, des avions, des chars, des mitrailleuses et des bombes atomiques éventuellement, ne s'oublie pas pour autant. Les arsenaux tchécoslovaques sont de bons fournisseurs pour l'armée rouge. Mais j'ai visité aussi, non loin de Salzbourg, quelques-unes des usines souterraines qui, commencées en temps utile, eussent permis à Messerschmidt de fabriquer en toute tranquillité plusieurs centaines d'appareils quotidiennement. Les déportés qui travaillaient à leur construction, au rythme de deux ou trois cents morts par jour, avaient émis le vœu qu'elles fussent détruites. En fait les longues galeries percées dans la montagne — certaines d'entre elles déjà pleines de matériel sont « prêtes à servir ». Leur formule a paru si efficace qu'elle a été adoptée par les Etats-Unis et l'U. R. S. S., dont on apprend par maintes indiscrétions que leur équipement à cet égard est activement poussé.

DÉCOUVERTE DE L'EUROPE

Et l'Europe ? Christophe Colomb a découvert l'Amérique en 1492, officiellement. M. Marshall a découvert l'Europe en 1945. Ce n'était pas une simple question de commodité. Certes, les Etats-Unis, en présence d'une Europe ridiculement balkanisée, au secours de laquelle ils ont victorieusement volé à deux reprises, sont fondés à désirer d'y voir plus clair.

Il y avait autre chose : la Chine, dont M. Marshall vit dès 1945 qu'elle était perdue pour l'influence américaine, parce que ses compatriotes ne savaient décidément pas parler le chinois. Aussitôt qu'il s'en fut avisé, il conseilla l'abandon de la Chine à la compétence orientale pour reporter tout l'effort sur l'Europe. Ce n'est pas diminuer la valeur de l'aide américaine que de rappeler un de ses motifs principaux : M. Marshall et un certain nombre d'Américains avec lui ont compris que « l'Amérique seule » est une formule aussi périmée que la guerre en dentelle. Une Europe soviétisée — laissée à ses seules ressources après la guerre, elle l'eût été rapidement — est certes impensable du point de vue de la stratégie américaine. Mais il serait aussi stupide qu'injuste de méconnaître les raisons autrement nobles et plus désintéressées qui ont incité non seulement des dirigeants clairvoyants, mais la masse des Américains à nous consacrer une large part des revenus des U. S. A. pour un résultat somme toute aléatoire. Si l'on peut soutenir que le choix était illusoire pour qui raisonnait froidement, il est en revanche certain que, pour la plupart des Américains, l'aide à l'Europe était surtout une affaire sentimentale, en quelque sorte un secours à un ascendant.

— L'Europe nous répugne, déclarent, dépités, les communistes. Elle s'est vendue au plus offrant.

Les communistes ne se dissimulent aucunement la misère qui eût accompagné, pour la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, la Grèce, le refus du plan Marshall. C'était retarder délibérément la restauration économique de l'Europe, peut-être la rendre impossible. C'était l'abandonner au communisme ! Solution de désespoir. Nous devions en outre nous résigner à la perte des ressources africaines, celles-ci courant dans une telle aventure le risque de changer de main.

Leur réponse est : les individus ne comptent pas, ni le temps.

Ni le temps, ni les individus, ni la personne humaine, ni les libertés publiques. On peut mettre à l'actif de l'Europe, dans le choix auquel elle se trouvait acculée, des motifs de décision qui n'étaient pas seulement matériels. Elle a opté pour une conception de la vie et de l'homme aussi bien que contre une misère dont l'unique contrepartie eût été l'instauration du communisme. Et il est permis de penser qu'il se fût agi là d'un redoutable malentendu. Car, si difficile que soit le fonctionnement d'un régime véritablement démocratique dans les périodes où l'exécutif semble devoir prendre le pas sur le législatif, l'homme occidental considère comme une régression insupportable l'abandon des libertés pour lesquelles il a combattu durant des siècles.

Le plan Marshall comportait deux conséquences. La première était l'organisation économique de l'Europe, de telle façon que cette dernière, avec un matériel industriel amputé de moitié par les bombardements, l'autre moitié étant démodée, en fût pas vouée à la mendicité permanente.

La seconde conséquence est venue sous la forme du pacte Atlantique. Elle paraît aujourd'hui aussi inévitable que le sera demain le réarmement de l'Allemagne, autour duquel on fait encore de solennelles déclarations. A moins que la paix ne s'étende enfin sur le monde — mais qui la croit possible avant longtemps ? — à moins d'une occupation militaire prolongée *sine die* de l'Allemagne...

Est-elle concevable, disons, dans dix ans ? Déjà, le virulent docteur Schumacher, socialiste patronné par les travaillistes, parle un langage qui dépasse par les outrances nationalistes celui de Hitler. Il s'en prend indistinctement aux Américains, aux Français et aux Anglais eux-mêmes, dont les réactions devant l'hypothèse d'un réarmement allemand ont été presque aussi vives que les nôtres. Mais on sait comment passent ces humeurs, comment le temps aide à l'oubli et quel poids a dans la balance l'opinion américaine. Autre éventualité troublante : l'unification de l'Allemagne sous la férule soviétique. Maints doctrinaires nazis la préconisent ouvertement.

Toutes les chances de guerre sont aujourd'hui réunies. La guerre n'éclate pas, simplement parce que le monde se trouve dans la situation d'un cardiaque « compensé » soumis à la menace d'une rupture d'anévrisme. Mais ceci résulte en général d'un accident extérieur, d'un surmenage. Les cardiaques qui attentent à leurs jours sont rares. Ils enterrent le plus souvent leurs proches. Ils savent qu'ils mourront. C'est leur force. Les autres, qui se croient invulnérables, sont enlevés par un rhume mal soigné.

Née de la générosité américaine d'après guerre, l'Europe se réveille aujourd'hui instrument militaire. On lui reproche son « attentisme », son incertitude, son incapacité à trouver tout de suite ses propres réponses aux problèmes que pose un monde en pleine révolution. C'est beaucoup lui demander. Qu'elle se mette soudain à réfléchir semble, il est vrai, un peu comique. Elle évoque irrésistiblement l'image d'une vieille dame « qui ne comprend plus les mœurs nouvelles ». Or on nous dit que les jeux sont faits. Désormais, il faut jouer gagnant ou se retirer dans une île déserte, très, très loin.

— Jouer gagnant ? Qui ?

— Choisissez l'Europe !

— Quelle Europe ?

(A suivre.)

IL NE S'AGIT PAS D'UN AMATEUR DE CHASSE SOUS-MARINE, MAIS D'UN MEMBRE D'UNE UNITÉ TACTIQUE

Son rôle dans la guerre moderne apparaît dans les pages suivantes ⇛

LES UNITÉS AMPHIBIES, FORMÉES D'HOMMES JEUNES, SPORTIFS, RÉSOLUS, SONT SOUMISES A UN ENTRAINEMENT SÉVÈRE. NOMBRE DE LEURS ÉLÉMENTS ONT PRÉPARÉ LE DÉBARQUEMENT DE 1944 EN NORMANDIE.

AVEC LES HOMMES-GRENOUILLES

LES Américains, à l'instar des Anglais, grands spécialistes en la matière, accordent une importance très grande aux opérations amphibies. Celles-ci peuvent avoir le caractère d'attaques limitées à un objectif déterminé ou au contraire être menées pour préparer des têtes de pont en vue d'un débarquement massif.

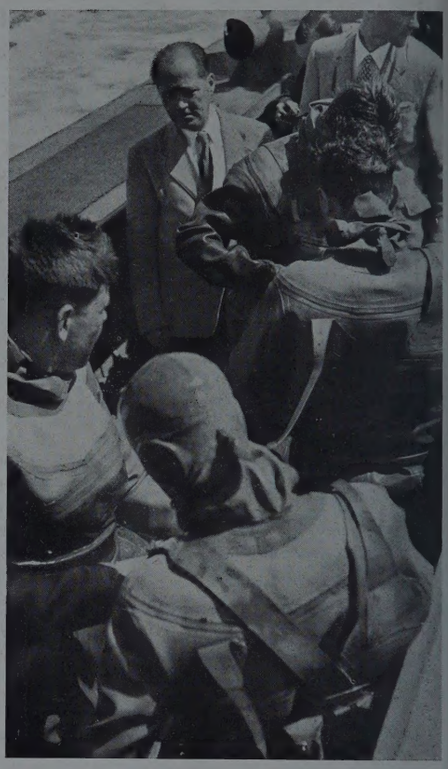
La guerre de Corée, par ses développements, vient de montrer la justesse de cette vue. En admettant même que les Américains, agissant au nom des Nations Unies, dont ils constituent la force principale, puissent tenir la tête de pont de Fusan, des débarquements sur les côtes coréennes accéléreraient considérablement l'avance ultérieure des troupes américaines. Leur seule possibilité obligera en tout cas les Nord-Coréens à disperser leurs forces le long des côtes.

Les opérations amphibies réalisent par définition la liaison des forces maritimes et terrestres, avec l'appui, quasi obligatoire actuellement, de l'aviation. Pendant la guerre 1914-1918 l'attaque opérée sous le commandement de l'amiral Keyes contre le port de Zeebrugge tenu par les Allemands avait représenté un exemple typique de l'opération amphibie à objectif limité. Au cours de la dernière guerre les Anglais ont à nouveau effectué une attaque de cette nature contre le repaire de sous-marins de Saint-Nazaire. Elle fut pratiquée de nuit, après une longue et minutieuse préparation. A partir de 16 heures de nombreuses escadrilles d'avions commencèrent à survoler la ville afin de créer une diversion. En fait, ce but, loin d'avoir été atteint, ne fit que renforcer la méfiance ennemie, *parce qu'il ne s'accompagnait pas, à l'encontre de ce que l'on supposait dès que les premiers ronflements de moteurs furent perçus, de bombardement.* Les Allemands en tirèrent la conclusion qu'il s'agissait d'une grosse opération parachutée, laquelle devait vraisemblablement être appuyée d'une action maritime.

On assura plus tard que les guetteurs allemands surveillant la côte avaient signalé dès 10 heures du soir l'approche d'une flotte britannique assez importante. Le fait est que les batteries côtières entrèrent cependant en action trop tardivement pour empêcher les unités légères anglaises d'atteindre la rade de Saint-Nazaire et de lancer, à bord d'embarcations rapides, les 500 hommes qui composaient le commando. La sortie principale du port fut éperonnée par un navire dont l'avant avait été transformé en une formidable torpille. Deux autres sorties subsistaient. L'une devait sauter *2 jours* après le débarquement, ayant été truffée de bombes à retardement. La dernière seule put être conservée en état par les Allemands. Les hommes lancés contre cet objectif furent découverts par un projecteur alors qu'ils achevaient la pose des explosifs et massacrés à la mitrailleuse avant d'avoir pu faire fonctionner le détonateur. Bien qu'elle n'ait pas été couronnée d'un succès total, cette action reste l'un des plus beaux faits d'armes de la dernière guerre. Mais si l'on connaît moins le travail exécuté à l'occasion des débarquements en Sicile, en Italie et en France par les spécialistes popularisés sous le nom d' « hommes-grenouilles », un fait demeure : grâce à eux purent être repérés et détruits maints obstacles accumulés le long des côtes pour briser les tentatives de débarquement.

Ainsi sont considérablement augmentées les chances de réussite de l'assaillant. C'est ce qui explique le soin avec lequel les Anglais forment dans des écoles spéciales, dont une des plus importantes est située à Portsmouth, des unités entraînées pour les opérations amphibies. J'ai pu assister, tout récemment, à une remarquable démonstration de leurs talents et de la qualité du matériel employé : scaphandres légers, transmissions radio, canots et kayaks en caoutchouc et camions amphibies permettant de transporter sur mer ou sur terre des commandos de 50 à 60 hommes ou simplement de « semer », puis de recueillir, leur mission achevée, les fameux hommes-grenouilles.

Une propagande active, très intelligemment faite, montre au grand public l'utilité d'une arme encore mal connue et des dépenses consenties pour son perfectionnement, en même temps qu'elle incite les jeunes à s'y engager. Lors d'un « tournoi royal », je me suis rendu compte de l'enthousiasme provoqué par un spectacle représentant la destruction d'un pont situé au sommet d'une falaise de 15 à 20 mètres de hauteur. Cela

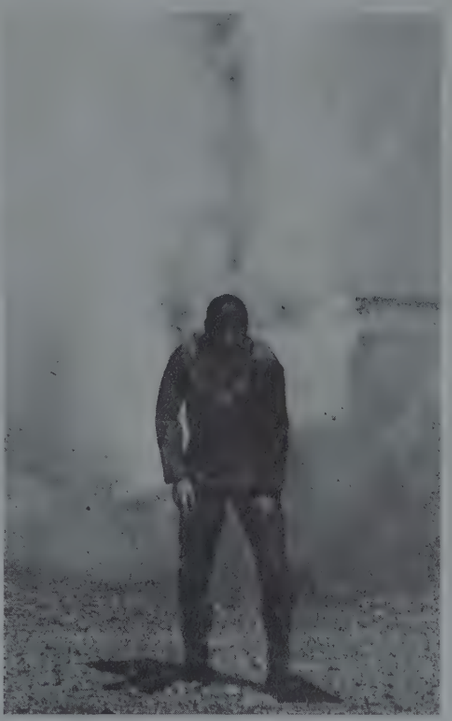


HOMMES-GRENOUILLES METTANT LA DERNIÈRE MAIN A LEUR ÉQUIPEMENT DANS LE CHALAND.

IL NE S'AGIT ENSUITE QUE DE PLONGER... D'UN BATEAU QUI CONTINUE SA ROUTE A 8 NŒUDS.

LE DERNIER HOMME S'EST LANCÉ... IL FAUT ENSUITE REPÊCHER TOUT LE MONDE. UN BRAS TENDU S'ENFILE DANS L'ANNEAU D'UN CORDAGE QUE TIENT SOLIDEMENT UN CAMARADE DÉJA EMBARQUÉ.

LE CAMION MARIN, AU MOTEUR PUISSANT MAIS SILENCIEUX, RETROUVE SON AUTRE ÉLÉMENT.



LES CHARGES D'EXPLOSIFS PLACÉES SUR L'OBSTACLE FONT LEUR ŒUVRE. MISSION TERMINÉE.

tenait de la prouesse sportive autant que de l'exercice guerrier. Dans l'immense arène où se déroulait le « Royal Tournament », on vit s'avancer silencieusement, dans une demi-obscurité, les automobiles amphibies transportant le commando. L'escalade de la falaise à pic, l'installation d'un va-et-vient d'une arête rocheuse à la plage pour le transport des armes et des blessés, la protection du groupe chargé de faire sauter l'objectif, tout cela fut exécuté avec une rapidité et une précision extraordinaires, dans une ambiance véritablement haletante. Qu'il y ait dans un tel spectacle, où les pétards sont abondamment utilisés, un côté un peu puéril, cela est possible ; mais il est d'autre part certain que le but — faire connaître et apprécier des unités d'élite — est pleinement atteint. Et l'on sait enfin que ces sportifs jouant à la petite guerre sont également capables d'en livrer de véritables.

Les « marines » américains, dont on attend la prochaine intervention en Corée et qui ont été formés dans des conditions semblables, comprennent un nombre important de techniciens des opérations amphibies. Le commandement américain ne cache pas que le redressement de la situation militaire dépend beaucoup de leur participation. On ne tardera pas à entendre parler d'eux. Tout laisse supposer que leur entrée en ligne sera d'un grand poids dans le cours de la guerre.

R. B.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

LE PILOTE, M. BRESTEW, EXPLIQUE SA MANŒUVRE AU PRÉSIDENT DE L'AÉRO-CLUB DE VICHY.

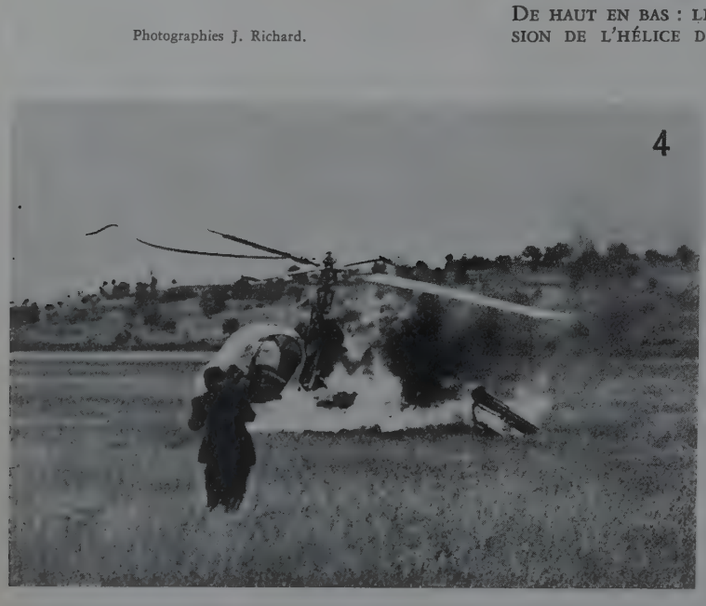
VOILA COMMENT LES CHOSES ARRIVENT

A VICHY, au cours d'un meeting d'aviation, un hélicoptère « Hiller-360 », que dirigeait un pilote anglais, M. Brestew, vint s'écraser au sol, une échelle de corde suspendue à l'appareil pour les besoins d'une démonstration de sauvetage exécutée par l'hélicoptère s'étant enroulée autour de l'hélice de stabilisation.

Le pilote, fort heureusement, ne perdit point son sang-froid et réussit à s'éloigner du public. Mais, l'hélice étant immobilisée, le fuselage se mit à tourner sur lui-même à une allure de plus en plus rapide et prit contact avec le sol, où il vola en morceaux, tandis que l'essence contenue dans les canalisations s'enflammait. Le pilote put néanmoins se tirer indemne de l'aventure et il n'y eut aucun accident de personne à déplorer, mais l'émotion avait été vive.

Photographies J. Richard.

DE HAUT EN BAS : LE PASSAGER DÉPOSÉ A L'AIDE D'UNE ÉCHELLE DE CORDE. — L'ARBRE DE TRANSMISSION DE L'HÉLICE DE STABILISATION EST ARRACHÉ. — L'APPAREIL, DÉSEMPARÉ, SE BRISE AU SOL.



L'ESSENCE CONTENUE DANS LES CANALISATIONS PREND FEU. NÉANMOINS, LE PILOTE PARVIENT A SE DÉGAGER ET A SORTIR INDEMNE DE SA CABINE.

GRACE A UNE PROMPTE INTERVENTION DES POMPIERS, TOUT DANGER FUT ÉCARTÉ ET IL N'Y EUT AUCUN ACCIDENT DE PERSONNE A DÉPLORER.

PORTUGAL D'AUJOURD'HUI(*)

PAR YVES GANDON

FEMMES D'ESTRÉMADURE AU PUR VISAGE LATIN.

A COÏMBRE, ÉTUDIANTS DONNANT LA SÉRÉNADE.

AU SOMMET D'UN ESCALIER MONUMENTAL, A BRAGA, L'ÉGLISE DU BON JÉSUS, BUT DE PÈLERINAGE.

ZIGZAGS DE GUIMARÂES A SAGRES

UN Portugais ami de la France — je crois que les Portugais le sont tous — me disait à Lisbonne son admiration pour la mise en œuvre du tourisme français. J'aurais été mal venu de m'inscrire là contre, mais où je refusais de le suivre, c'est lorsqu'il semblait incriminer, en retour, l'organisation touristique de son pays. Un immense effort y a été accompli depuis vingt ans, non seulement pour susciter et développer le goût du voyage, mais encore pour en faciliter l'accomplissement. En 1929 le Portugal n'avait pas de routes. Ce n'était partout, même sur ce que nous appelons chez nous les routes nationales, que fondrières affreuses, où nulle auto ne pouvait circuler qu'au risque de briser tous ses ressorts à la saison chaude et de s'enliser en hiver. Aujourd'hui le pays entier est couvert d'un réseau routier qui soutient la comparaison avec le nôtre. Et je ne pense pas seulement à la classique autostrade qui joint, par exemple, Lisbonne à Estoril, mais à ces routes du Minho, de Tras-os-Montes ou d'Alemtejo, que le tourisme n'a pas encore élues et dont le parfait entretien porte témoignage d'une surveillance qui ne se relâche pas. Il est permis aujourd'hui à un automobiliste moyen de traverser tout le pays sans inquiétude, de Viana do Castelo à Vila Real de Santo Antonio, et voilà ce qui compte.

LES POUSADAS

Les routes ne suffisent pas : il faut aussi des hôtels. Il y en a toujours eu d'excellents à Lisbonne, à Porto, à Praia da Rocha et ailleurs. Quant à la cuisine et aux vins portugais — qu'ils soient d'Amarante, de Colares ou du Dão, *bianco* ou *tinto* — je n'ai pas la place d'en faire ici le juste éloge, et sur ce point le Français aux papilles les plus exigeantes n'a pas à redouter la déception. Mais, au cœur des provinces, dans des sites admirables et souvent éloignés des villes, l'auberge de campagne peut faire reculer le voyageur vétilleux. Le secrétariat national du tourisme a eu le bon esprit de s'en aviser. Il a fait construire, du nord au sud, dans les plus beaux décors naturels, des *pousadas* où le touriste peut s'arrêter plusieurs jours. Toutes sont construites dans le style local ; le vivre y est aussi raffiné que le couvert. Je pense à ces délicieuses haltes qu'ont été pour moi la *pousada* de San Marinho, près d'Obidos, celle de Santiago de Cacem, au sud de Setubal, celle surtout de San Bras d'Alportel, dans l'Algarve, véritable oasis de fraîcheur et de paix, au milieu des caroubiers et des lauriers-roses. Cette entreprise officielle, dont l'exploitation a d'ailleurs été laissée ensuite à l'activité privée, est tout à l'honneur de ceux qui l'ont conçue, M. Antonio Ferro en tête.

PORTUGAL HISTORIQUE

C'est dans le nord du pays, à Guimarâes, à Braga, à Coïmbre, à Porto, que s'est historiquement constitué le Portugal. Le premier roi portugais, Alfonso Henriques, fils du Français Henri de Bourgogne, naquit à Guimarâes, qui garde beaucoup de monuments de l'époque glorieuse. Je conserve un souvenir particulièrement ardent de son château du XII^e^ siècle, type achevé de la forteresse médiévale. J'entends encore mon compagnon portugais, le poète Pinto Machado, m'y conter, par 41 degrés à l'ombre, l'histoire de cet officier français de l'armée de Soult qui, ayant épousé une fille du cru, vécut et mourut d'amour dans la *quinta* de sa belle sans jamais en sortir. Les soldats de Napoléon n'étaient guère prisés, et pour cause, par les Portugais d'alors. Mais l'amour n'a pas de patrie : l'histoire de Marianna Alcoforado, l'inoubliable religieuse de Beja, éprise de l'impétueux sire de Chamilly, nous l'avait enseigné dès le XVII^e^ siècle.

Braga, ville archiépiscopale et l'une des plus

(*) Voir *France-Illustration* du 22 juillet 1950.

Blanche sous ses toits de tuiles, Obidos, forteresse arabe il y a huit siècles, garde son enceinte et son donjon d'ou l'on découvre la campagne fertile et au dela l'Océan.

Poteries et santons aux couleurs joyeuses. Un bambin aux joues rondes comme des fruits.

anciennes du Portugal, possède deux églises du XII^e^ siècle, et sa cathédrale, de style composite, flanquée d'un cloître et de chapelles extérieures, offre d'autres motifs d'intérêt que la rousse momie de l'archevêque Lourenço Vicente, vieille de plus de six cents ans. Le sanctuaire du *Bon Jésus*, à 6 kilomètres de là, hisse au sommet du Monte Espinho une chapelle baroque, pleine d'ex-voto, parmi les chênes-lièges et les yuccas. De la terrasse qui l'entoure, on découvre une des plus belles perspectives qui soient de la province du Minho avec ses montagnes, ses bois de pins, ses vergers et ses champs de maïs. Le *Bon Jésus* est, avec Notre-Dame de Fatima, un des deux grands lieux de pèlerinage portugais. Plusieurs hôtels et cafés se sont ouverts à proximité, encadrés de massifs d'hortensias et d'anthémis, et c'est un délice, à peine quittée la fournaise de Braga, de s'asseoir sur cette plate-forme ombragée pour y goûter la fraîcheur sylvestre en buvant à petits coups un verre de *branco leve*.

Que dire de Coïmbre, ancienne ville romaine, première capitale du Portugal et dont l'université compte parmi les doyennes d'Europe ? Il faudrait un livre. Blanche sur sa colline au bas de laquelle sinue le Mondego sableux, la vieille université, où professa le président Oliveira Salazar, abrite des étudiants qui sont sans doute les derniers au monde à n'avoir point abandonné leurs traditions médiévales. Enveloppés dans des capes noires aux bords obligatoirement effrangés, ils ne sont plus la terreur des duègnes quand, à la brune, sous les balcons des desmoiselles, ils chantent des *fados* langoureux en s'accompagnant sur la guitare et la viole. A Coïmbre on va rêver, à l'ombre des magnolias, au bord d'une source où, voilà quelque six cents ans, Inès de Castro, la « reine morte », pleurait sur l'éloignement du prince Pedro : c'est la *quinta das Lacrimas*. Il faut encore méditer dans l'église Santa Cruz, devant les tombeaux des rois Alfonso et Sanche I^er^, s'attarder au cloître du Silence, du pur style manuélin, vaguer dans les rues abruptes, de la ville haute à la ville basse, avant de respirer le serein sous les eucalyptus de Choupal. De là on gagne, par la ville thermale de Luso, la forêt de Bussaco, qui, par la variété des essences, l'extraordinaire exubérance de la végétation, est peut-être la plus belle d'Europe.

Je devrais parler encore des autres hauts lieux du Portugal, d'Alcobaça et de son monastère de Santa Maria, de Batalha et de ses chapelles imparfaites, de Tomar et de son couvent du Christ, mais les histoires en sont pleines.

PORTO

Pour se faire une idée d'ensemble de Porto il n'est que de traverser le vertigineux pont de fer jeté par Eiffel sur le Douro et de gravir les hauteurs de Vila Nova de Gaia. La tour jésuite des Clerigos, clerge bistourné de première communion, domine les maisons agglomérées sur la roche comme des mouches sur un mur. Porto est l'une des villes les plus colorées d'Europe : toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, avec prédominance du rose, du vert et de l'ocre, s'y sont donné rendez-vous. C'est aussi l'une des villes les plus chaudes, une des plus vivantes, des plus bruyantes. Les tramways de 1900 s'y croisent avec les dernières voitures américaines et des chars tirés par d'énormes bœufs à la tête basse sous le joug sculpté. Çà et là éclatent les taches de verdure de nombreux jardins peuplés de palmiers et de magnolias. Les quais du Douro grouillent, à la sortie des *armazens*, comme un vieux tronc de saule plein d'abeilles. Sur le fleuve où sont amarrés de nombreux chalands descendent, toutes voiles dehors, les *barcos rabelos*, qui amènent du vignoble aux chais de Gaia les barriques de ce vin qui a fait la gloire de la cité.

J'ai visité, à Vila Nova de Gaia, plusieurs de ces grandes maisons universellement réputées, où le vin de Porto parfait, au long des ans, ses qualités natives, dues non seulement au sol et au ciel, mais encore au travail obstiné du vigneron : la *Companhia Velha*, fondée par le marquis de Pombal, la *Real Vinicola*, la *Sociedade dos Vinhos Borges et Irmão*, qui, avec la *Companhia Constantino*, sont au premier rang de la production. J'ai parcouru les chais ombreux où dorment les barriques d'une « pipe » — soit 550 litres — sur lesquelles j'ai lu des chiffres mystérieux — 1815, 1847, 1904 — avant de comprendre qu'ils désignaient les années de récolte. J'ai eu la faveur de goûter à ces miracles de flamme et de fruit, et je m'excuse de le confesser au lecteur que la barrière des frontières et la rigueur des temps privent de cette volupté irremplaçable. J'ajouterai seulement que l'Institut du vin de Porto, sous la direction de M. Costa Lima, exerce un contrôle sévère sur les exportateurs pour prévenir les fraudes et qu'un certificat d'origine, avec timbre apposé sur chaque bouteille, sauvegarde les droits de l'acheteur.

LES PLAGES

Au nord de Porto, après Vila do Conde, la toute récente plage d'Ofir, qu'il ne faut pas confondre avec le port d'Arabie où les navires du roi Salomon allaient chercher l'or et les pierres précieuses, fait un peu penser à Hosségor avec ses maisons de plaisance perdues dans les pins. La haute bourgeoisie de Porto en a fait son séjour d'élection.

A Povoa do Varzim, plus au sud, on ne voit guère d'étrangers, et le modernisme des quartiers réservés aux estivants forme un piquant contraste avec la ville des pêcheurs. Ceux-ci vivent comme au moyen âge et usent d'une véritable écriture hiéroglyphique à base de sigles. Le musée ethnographique de Povoa do Varzim, constitué par l'érudit A. Santos Graça, est un des plus curieux qu'on puisse voir. (D'autres pêcheurs non moins pittoresques sont ceux de Nazaré, aux chemises multicolores et qui, pour haler leur barque sur le rivage, tant la pente en est roide, emploient des attelages de bœufs.)

Mais ces stations pâlissent un peu au regard de la *Costa do Sol*, ou côte du Soleil, qui, à 20 kilomètres de Lisbonne, s'enorgueillit des noms d'Estoril et de Cascais. Estoril ne compte pas moins de quatre plages : S. Pedro, Santo Antonio, S. Joâo et le Monte Estoril. Le climat de la *Costa do Sol* est un des plus cléments d'Europe. Une végétation tropicale, où dominent eucalyptus, palmiers, aloès, pins et tamaris, cerne les villas, les bungalows et les hôtels de grand luxe. M. Guilherme Cardim, le souriant président de la Société de propagande de la côte, m'a fait observer que, de préférence aux souverains déchus, Estoril aimerait recevoir leurs sujets. Car Estoril est le lieu de refuge de plusieurs têtes couronnées d'hier, d'avant-hier ou de

demain : le roi Carol, le roi Umberto d'Italie, le prétendant espagnol, le prétendant portugais (le Portugal n'ayant pas jugé à propos d'exiler sa famille souveraine). Ces altesses royales se retrouvent parfois à Lisbonne, rue do Norte, chez Machado, où Amalia Rodriguez leur chante ses *fados* les plus désespérés ; après quoi ils reviennent à Estoril préparer leur restauration... ou la rêver, selon leur humeur. Il est vrai qu'un exil comme celui d'Estoril offre une certaine ressemblance avec le paradis de Mahomet.

DE CINTRA A SAGRES

A quelques kilomètres d'Estoril, Cintra enfonce comme un coin dans l'azur cette montagne fertile en enchantements que Byron appelait l' « Eden glorieux ». Il n'hésitait pas d'ailleurs, par la même occasion, à calomnier ses habitants, le père d'une belle qu'il courtisait d'un peu trop près l'ayant proprement giflé. De l'absurde et charmant *Palacio da Pena,* ancien château royal où tous les styles s'enchevêtrent, le regard se laisse captiver par les ruines imposantes du château des Maures, qui couronnent une éminence voisine ; il plonge sur le palais des Sept-Soupirs, ainsi nommé parce qu'une reine du Portugal soupira sept fois et plus en le quittant pour la terre étrangère. Mais plus grandiose encore est le panorama qu'on embrasse de l'*Alta Cruz,* point culminant de la montagne, après avoir traversé une forêt qui ne le cède guère à celle de Bussaco. Les rois de tous les pays envoyaient aux souverains portugais des spécimens de plantes exotiques, lesquelles s'acclimataient fort bien à Cintra. C'est ainsi qu'on y peut voir des plants de thé et de café mêlés aux eucalyptus et aux cèdres du Liban. C'est du bourg de Cintra, où l'on va visiter son palais, mélange des styles gothique, mauresque et manuélin, que partit le malheureux roi Sébastien, disparu à la bataille d'Alcazar-Quivir, et les monarchistes portugais enclins au mysticisme, après quatre siècles, n'ont pas cessé d'attendre son retour.

La Serra da Arrabida, d'une sauvagerie sublime, le port de Setubal, au large duquel le thon se pêche au harpon, jalonnent avant Vendas Novas et Montemor o Novo le trajet de Lisbonne à Evora, capitale de l'Alemtejo. Je renonce à décrire en quelques lignes cette ville mystérieuse, qui fut arabe et en perpétue le souvenir. A côté de ruines antiques et de l'ancien palais de l'Inquisition, transformé en hôtel, la puissante cathédrale fortifiée élève deux tours aux flèches émaillées d'azulejos. J'y ai visité une maison de quarante-trois pièces, ancien palais des comtes de Portalègre, et chaque pièce était un musée. J'y ai passé, aux portes de la ville, une soirée chimérique dans une *quinta* perdue au milieu des figuiers et des aloès. Evora est une ville où l'on voudrait vivre.

A travers le montueux et rude Alemtejo, voici maintenant que je gagne l'Algarve. Voici les amandiers et les chênes-lièges, Olhao, qui est déjà une cité marocaine avec des cheminées de toutes formes et de toutes couleurs, blanches, roses, bleues, délicates et fouillées comme des sculptures manuélines ; voici Faro et son *Alameda João de Deus* avec ses bassins de style mudejar, ses hibiscus et ses palmes, puis Silves, Silves, la *Xelb* des Arabes, pendant quatre siècles la capitale de l'Al-faghar. Elle est toujours dominée par les ruines rouges de son château mauresque, seul vestige de sa splendeur passée. Est-ce aux créneaux de ce château que traîna sa mélancolie la princesse du Nord dont parle la légende ? Elle avait épousé un aimable prince, riche et beau, et ne s'ennuyait pas moins à périr dans les jardins de son palais, embaumés par les fleurs de magnolia et rafraîchis par les éternelles fontaines. Son mari, qui la chérissait, la pressa de questions. « Hélas ! cher prince, dit-elle, le ciel ici est toujours bleu, les couleurs sont toujours vives sous le même terrible soleil. Ne reverrai-je donc jamais la neige, la délicieuse neige, de mon pays ? » En vain le prince consulta ministres et imans. On n'avait jamais vu de neige en Algarve. Mais l'amour suggéra au souverain dépité une des plus jolies inventions qui soient dans les annales du cœur. Sous les fenêtres de la princesse on planta des arbres, des arbres à perte de vue. Et, un matin de printemps, la languissante épouse vit toute la campagne recouverte de la neige odorante des amandiers en fleur. Et elle reprit goût à la vie... Après Silves, c'est Lagos, d'où partirent les vaisseaux de dom Henriques le Navigateur, et, après 50 kilomètres entre deux baies de pélargoniums cramoisis, le lieu entre tous, Sagres, face au cap Saint-Vincent, pointe extrême d'Europe. C'est à Sagres, sinon au cap Saint-Vincent, que l'infant dom Henriques, quatrième fils du roi João I^{er} et de Philippa de Lancastre, organisa dans une méditation solitaire sa découverte du monde. La forteresse actuelle est postérieure au XV^{e} siècle, mais on désigne l'emplacement présumé où s'élevait la *Vila do Infante,* ce premier Institut des sciences maritimes. Le flot atlantique bat tout autour les hautes falaises. Le corps d'Henriques gît aujourd'hui dans la basilique de Batalha. Mais son nom restera toujours attaché à ce lieu désert et désolé, où naquit la gloire de son pays.

BEAUX ARBRES, LAVANDIÈRES, MAISONS CLAIRES, C'EST BRAGA ET LE MINHO.

LA VIERGE DANS L'ART FRANÇAIS

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

« VIERGE AU MANTEAU » DE SAINT-LOUP, JURA (XVe SIÈCLE).

C'EST une sorte d'hommage de la Ville de Paris à l'Année Sainte que cette exposition consacrée à la Vierge Sainte.

Pouvait-on trouver plus beau sujet, et plus français, plus apte à satisfaire le croyant et l'incrédule, plus touchant et plus triomphal ? Dans la dévotion à Marie, il semble en effet que tous les sentiments se composent qui peuvent naître au cœur de l'homme.

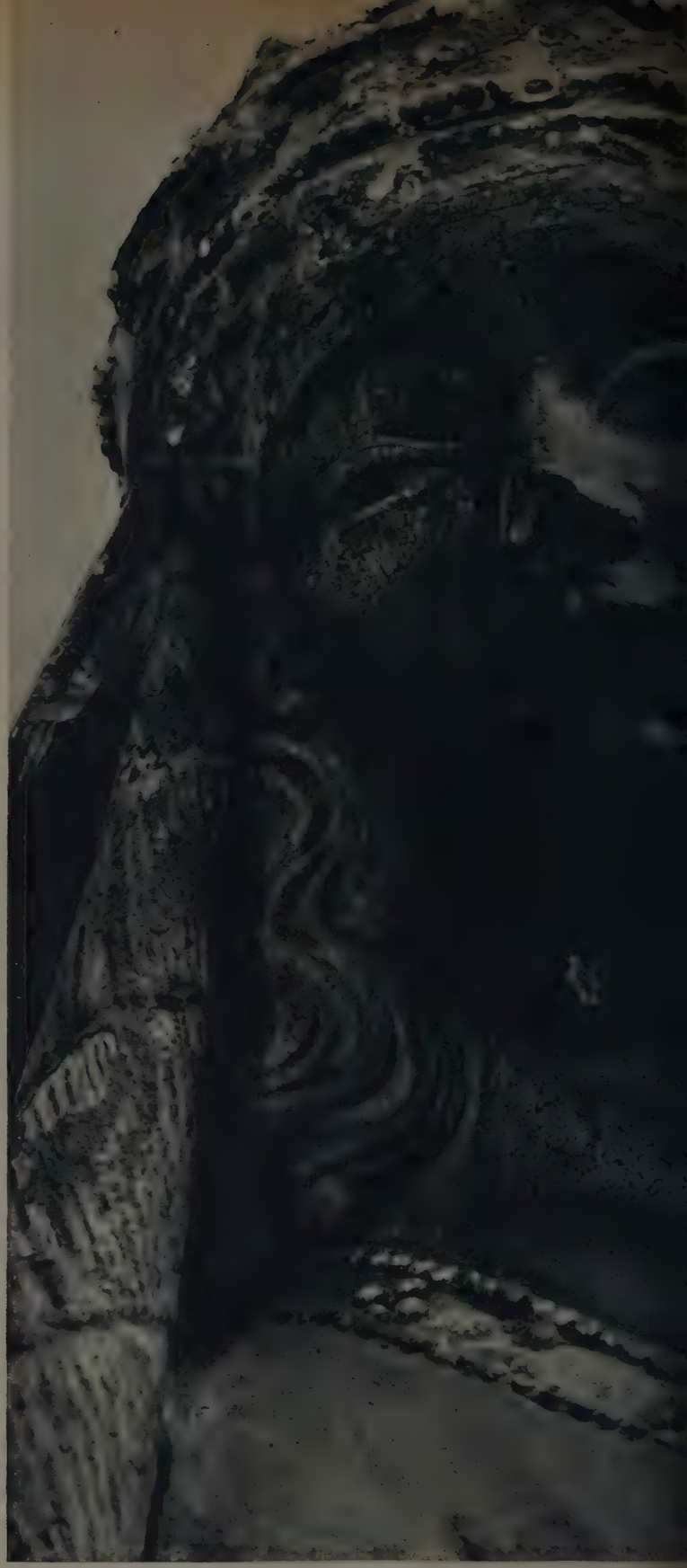
Vierge et mère, elle est proche de toutes les femmes qui lui confient leurs souffrances et leurs espoirs. Humble et simple ouvrière, qui engendre le fils de Dieu, elle est touchée plus qu'aucun être par une grâce surnaturelle ; parée de vertus familières, elle éprouve cependant les joies et les craintes les plus humaines, avant de se tenir debout, douloureuse, mais vaillante, adoptant l'humanité, au Calvaire.

Ne nous étonnons donc point de la place immense tenue par la Vierge dans la chrétienté, ni de ces prières, de ces chants, de ces litanies où passent, dans un afflux de poésie, toutes les ressources de l'amour humain et divin. Ne nous étonnons point qu'elle ait tant inspiré les artistes qui voulaient non seulement répondre à la ferveur populaire, mais qui trouvaient en sa personne d'incomparables motifs d'exaltation.

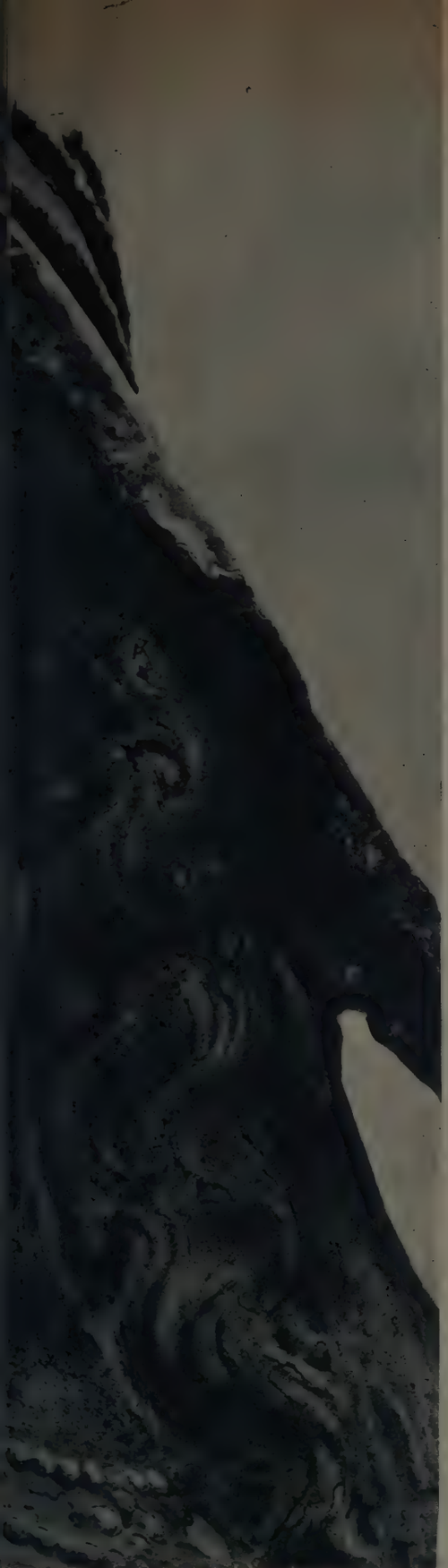
Le thème de la Vierge, c'est en vérité une vaste rétrospective de l'art français à travers tous ses modes d'expression et à travers l'évolution des styles de chaque époque. Aucun sujet ne semble avoir été traité avec tant de dilection, de spontanéité, de tendre respect ; aucun ne sut unir tant de charme et tant de majestueuse grandeur.

C'est en poète, et en érudit, que M. André Chamson, le conservateur du Petit Palais, a conçu ce déploiement où rien n'engendre la monotonie ; nous sommes séduits au contraire par une extraordinaire variété. Pour de multiples raisons

« LA VIERGE ET L'ENFANT » (MILIEU DU XIVe SIÈCLE).
Eglise de Couilly (Seine-et-Marne).



CI-DESSOUS : DÉTAIL DU « PUY D'AMIENS ».
Cette toile du XVIe siècle est exposée aujourd'hui au musée de Picardie.



SSUS : « NOTRE DAME DE GRACE » (MILIEU DU XVe S.).
Musée des Augustins, Toulouse.

ait impossible de réunir tous les chefs-d'œuvre de
le notoriété. Il convenait donc de prendre un autre
Avec l'aide des Monuments historiques, on a recher-
travers la France, dans les collections de province et
e dans les plus humbles églises, les représentations
Vierge, parfois bien connues, mais parfois méconnues,
la qualité permet de reviser bien des jugements. La
perfection de la présentation, le jeu des fonds et
clairages rendent cette manifestation extrêmement
te et attrayante à tous égards.
us allons de découverte en découverte. Dès l'abord,
Notre Dame de Bon Espoir, qui vient de l'église
-Dame de Dijon : Vierge noire, hiératique, d'une
nparable dignité; c'est sans doute la plus ancienne des
es mariales qui nous soit parvenue (elle date du
du XIe siècle), et c'est l'une des plus émouvantes.

« SAINTE ANNE, LA VIERGE ET L'ENFANT » (XVIe SIÈCLE).
Echerie, Quimper.

Elle est présentée dans une niche qui fait partie d'une composition architecturale où nous voyons des pièces aussi importantes que le tympan de l'église d'Anzy-le-Duc — démolie en 1791 — que les fragments de vitraux romans de Strasbourg ou que les manuscrits à peinture de Metz et de Clermont-Ferrand.

Nous prenons donc l'art français non point à ses barbares origines, comme on l'a dit trop souvent, mais à son premier moment d'apogée, lorsque la sculpture est en correspondance intime avec la peinture qui se déploie en vastes compositions sur les murs des églises ou en précieuses miniatures sur les livres. L'art roman forme un tout. En sa parfaite unité, il se présente cependant sous des aspects très divers. Ainsi voyons-nous, à côté de la Vierge de l'abbaye de la Daurade, qui est l'expression même de la Reine Mère et de la Vierge en Majesté, les chapiteaux, tout animés par la verve bourguignonne, qui proviennent de la cathédrale d'Autun : *l'Adoration des mages* et *la Fuite en Égypte* ne sont pas seulement des scènes pittoresques et vives, mais aussi des blocs de pierre dont tous les rythmes sont stylisés avec un art souverain. Leur vertu ornementale nous rappelle qu'ils sont des éléments consubstantiels de l'architecture.

Le XIIIe siècle, le siècle des cathédrales, nous mène au grand épanouissement de la sculpture française. Notre Dame occupe alors une place d'honneur dans nos sanctuaires, une place toujours plus importante, et le culte qui lui est voué ne fait que grandir. Regardons *Notre Dame la Blanche*, cette grande statue de marbre qui est venue de l'église de Magny-en-Vexin : son visage, son maintien sont d'une magnificence heureuse et grave. C'est un exemple de parfait équilibre moral. Elle porte une couronne de pierres multicolores et son bambin joue avec la broche de son manteau. La statuaire devient alors souriante. Ses rythmes sont tout de souplesse. Des ateliers d'Ile-de-France, notamment, proviennent des *Vierges à l'Enfant* d'une prodigieuse splendeur, comme l'altière Vierge de Rampillon ou l'impressionnante Vierge ouvrante de l'abbaye de Maubuisson, en bois doré, dont le corps renferme en une suite de scènes en relief une « image du monde ».

Il faut renoncer à décrire les pièces insignes qui ponctuent notre visite à travers les salles consacrées au moyen âge. Nous passons d'un morceau célèbre comme le relief de la *Nativité*, rescapé du jubé de Chartres, à un autre morceau magnifique : le tympan du *Couronnement* de Troyes, dont on peut dire qu'il était resté très ignoré. Tant d'objets chantaient alors la gloire de Marie. C'est l'évangéliaire de la Sainte-Chapelle, le psautier de saint Louis, ce sont des émaux, des pièces d'orfèvrerie, des reliquaires en cristal gravé, des tapisseries, des fresques dont on présente aux murs de fidèles relevés.

On ne peut contester que la sculpture médiévale en France affirme une éclatante supériorité sur la peinture. Nous n'avons pas notre Cimabué ni notre Giotto. L'exposition nous présente bien quelques

« La Vierge et l'Enfant » (milieu du XIVe siècle).
Eglise de Chatou (Seine-et-Oise).

primitifs d'un intérêt incontestable, mais il faudra attendre le délicieux Simon Marmion ou le Maître de Moulins pour rencontrer des tableaux qui fassent vraiment figure de chefs-d'œuvre. Nous avons le privilège de trouver rassemblés les éléments dispersés du retable de *l'Annonciation* d'Aix-en-Provence. Le grand panneau central vient de l'église de la Madeleine, à Aix; le volet droit, du musée de Bruxelles; le volet gauche, de la collection Van Beuningen, en Hollande, tandis que la nature morte qui le surmonte a été prêtée par le musée d'Amsterdam. Le visiteur a donc la rare occasion de contempler l'œuvre dans son ensemble. La Vierge et l'Ange, revêtus d'éclatantes dalmatiques de pourpre et d'or, se détachent sur la grisaille d'une nef de cathédrale vue en perspective. Leurs visages sont rayonnants d'intelligence, plus encore que de piété. Tout en haut, dans un coin du tableau, Dieu le Père, d'un geste de la main, envoie des rayons vers le visage auréolé de Marie. Cette peinture, due à un mystérieux anonyme, dont on ne connaît nulle autre œuvre, est elle-même pleine de mystère et d'étrangeté. Nous remarquons le curieux entassement de livres, de papiers, de pots, de boîtes qui surmonte les volets du retable ; ce sont les premières natures mortes de l'art français traitées avec un saisissant réalisme.

Mais c'est la statuaire qui nous permet de suivre de façon plus convaincante l'évolution de la pensée religieuse au moyen âge. Dès la fin du XIIIe siècle nous voyons l'art se faire plus expressif. Il s'intéresse moins au type de caractère général et universel qu'à un modèle particulier dont il traduit de fugitifs états d'âme. Et rien ne peut mieux nous en convaincre que ces représentations de la Vierge durant les deux centaines d'années qui précédèrent la Renaissance. Vierges de douleur, Vierges de pitié, Vierges au Calvaire avec les Saintes Femmes, pietàs qui semblent renouveler, avec le Christ étendu, le symbole de la Croix, elles cherchent toutes par l'intensité dramatique à émouvoir les cœurs. Et voilà, par contraste, les Vierges joyeuses, les jeunes mères rieuses qui portent l'Enfant avec une gracieuse fierté, les Vierges émues des Visitations, les Vierges tendres des Nativités. Est-il une église en France qui ne possède au moins une image de la Vierge ? Et pourtant, dans toutes celles de cette époque, rien qui ressemble à une répétition, à une « série ». Tout est invention.

La Vierge coquette, malicieuse, parée, toute en fête, est éminemment française. Parmi tant d'aimables exemples, arrêtons-nous devant *Notre Dame de Grâce*, qui vient des Augustins de Toulouse. Elle resplendit de jeunesse et de fraîcheur. Taillée dans la pierre, elle nous apparaît comme une toute jeune fille, un peu frêle, enveloppée dans les plis de son vaste manteau. Elle retient à deux mains l'Enfant Jésus qui, debout sur ses genoux, se penche et semble prêt à s'échapper. Notre Dame de Grâce ?... Ne pouvons-nous pas prendre le mot dans toutes ses acceptions ?

On a tôt fait de dire que le paganisme de la Renaissance (qui avait d'ailleurs fait très bonne alliance avec le christianisme) marque un terme du sentiment religieux dans les arts. Les deux toiles que l'on désigne sous le titre de *Puy d'Abbeville* et *Puy d'Amiens* — du nom des confréries de Notre-Dame du Puy — sont peut-être un peu confuses dans leur composition, le détail en est sans doute meilleur que l'ensemble, mais ce sont bien des œuvres sacrées et, disons même, théologiques. Au siècle suivant, ne voyons-nous pas s'exprimer de grandes ferveurs dans l'œuvre de Louis Le Nain, de Le Sueur, de Tassel, de Vignon et de l'incomparable Georges de La Tour, qui sut mieux que tout autre intégrer les scènes évangéliques dans la vie familière ?

Le XVIIIe siècle, on l'accorde, paraît plus apte à représenter Vénus que la Sainte Vierge ; devant le délicieux *Repos de la Sainte Famille* de Fragonard, nous avouons admirer les délicatesses de la palette plutôt que la piété de l'inspiration.

Quant au XIXe siècle, il a été tout simplement sacrifié. Ses artistes auraient-ils trop mal supporté la comparaison avec les époques antérieures ? C'est possible. On s'en est tiré en satisfaisant le goût du jour pour l'art populaire et la naïveté. Des images pieuses, des ex-voto, et surtout des statuettes de bois hautes en couleur, dont la plupart viennent d'Alsace ou de Bretagne, ne laissent pas de nous attendrir et de nous enchanter par le juste accent de foi qu'elles expriment et par leur franche simplicité.

Photographies Antoinette-Georges Perrier et Caisse nationale des monuments historiques.

Le triptyque de « l'Annonciation » d'Aix, dont les différentes parties avaient été dispersées. Elles viennent d'être de nouveau réunies. L'ensemble, reconstitué, se trouve aujourd'hui dans l'église de la Madeleine a Aix-en-Provence, dont il est l'un des plus beaux ornements.

LES "NETTOYEURS DE LA MONTAGNE" DE SALZBOURG

PAR ALFRED SILBERT

Le Festival de Salzbourg vient de commencer. La charmante petite ...le, devenue le lieu d'un des plus importants pèlerinages artistiques, va ...mplir d'une foule de mélomanes. Parmi les milliers de touristes qui ...nnent chaque année célébrer à Salzbourg le culte de Mozart et écouter ... grands artistes, en est-il beaucoup qui connaissent le curieux métier ...e décrit l'article que nous publions ci-après ? Il représente, dans le ...klore autrichien, une tradition qui mérite d'être signalée et qui ajoute ... pittoresque d'une cité harmonieuse et déjà si riche de souvenirs.

Grâce, on le verra, à l'initiative de deux hommes courageux et habiles, ...ute une partie de Salzbourg a pu être préservée de la destruction qui ...menaçait et qui risquait — de graves accidents antérieurs donnaient ...u de le craindre — d'être une véritable catastrophe. Ce qui est remar...able, c'est que ceux qui conçurent ces nécessaires mesures de protection ...rent aussi le sentiment que la beauté naturelle du site devait être sau...gardée et qu'ils parvinrent, dans la tâche qu'ils assumaient volontai...nent, à concilier les exigences de la sécurité de leurs concitoyens avec ...cachet de la ville. Et ce qui est non moins remarquable, c'est qu'après ...x, d'autres, comprenant la nécessité de l'œuvre entreprise, la reprennent ...rageusement chaque année et soient aussi les bons ouvriers de la cité.

Tous les ans, quelques semaines avant le célèbre festival, lorsqu'à la fin du printemps un souffle chaud commence à activer la fonte des neiges, les gens qui vont à leurs occupations à travers les vieilles rues de la ville de Salzbourg ont leur attention attirée par d'étranges cris ... partent de la montagne juste au-dessus de leur tête. Les appels se ...ètent à intervalles réguliers, et les initiés hochent la tête en soupirant ...ise à l'idée de l'été qui approche enfin. Les « nettoyeurs de la montagne » ...nnent de se mettre au travail...

Les « nettoyeurs de la montagne », telle est en effet l'expression pittoresque ...quelque peu goguenarde, sinon humoristique, par laquelle les habitants de ...lzbourg désignent une minuscule corporation d'hommes sans doute unique ... monde, dont s'enorgueillit la tradition locale...

DEUX HOMMES CRÉENT UNE TRADITION

L'origine de cette tradition remonte maintenant à près de deux siècles, alors ... la municipalité de l'époque, assiégée de réclamations par les malheureux ...itants du quartier de Gsätten, se décida à passer à l'offensive contre deux ... principales montagnes surmontant la ville, le Mönchsberg et le Kapuzi...berg, c'est-à-dire la montagne du Moine et la montagne des Capucins, ...quelles, contrairement à leurs dénominations plutôt paisibles, continuaient ...aire pleuvoir une pluie de débris sur les maisons situées immédiatement ... contre-bas et enserrées elles-mêmes entre leurs parois rocheuses et la jolie ...zach aux eaux claires... Dans le passé déjà les catastrophes avaient été

... DES OUVRIERS DESCEND, PRÊT A FRACASSER LES ROCS BRANLANTS QUI ...RAIENT PU, EN TOMBANT, ENDOMMAGER LES MAISONS EN CONTRE-BAS.

LES VIEILLES RUES DE LA CITÉ ABOUTISSENT A UN DÉCOR DE MURAILLES ABRUPTES QUI FONT PESER SUR LA VILLE UN RISQUE PERMANENT D'AVALANCHE.

CI-CONTRE (A DROITE) ET CI-DESSOUS : LES « NETTOYEURS » S'ATTACHENT A DE GROSSES CORDES QUE SURVEILLERONT LEURS CAMARADES POSTÉS AU SOMMET.

LE TRAVAIL A COMMENCÉ ; LE BRUIT DES LOURDS MAILLETS SE RÉPERCUTE AU LOIN.

nombreuses, et la chronique citadine avait retenu avec terreur certaines dates : 1493, 1614, 1694, 1765 notamment avaient été des années particulièrement meurtrières, des avalanches de rochers ayant au printemps emporté ou écrasé des maisons entières, ensevelissant leurs habitants. D'un autre côté, le pittoresque du site exigeait qu'il fût conservé...

C'est dans ces conditions que deux volontaires se présentèrent alors. Brandauer et Jager étaient deux rudes montagnards rompus aux longues courses à travers les Alpes autrichiennes, habitués aux escalades, familiers dès cette époque de ce sport qu'on appellera plus tard la « varappe ». Ils offrirent à la municipalité de Salzbourg de prendre en régie la réfection des parois rocheuses surmontant le faubourg menacé. Ils se chargeaient de tout.

Ainsi la tradition allait prendre corps. Bientôt, en effet, les habitants de Gsätten aperçurent verticalement au-dessus de leurs demeures deux hommes qui, suspendus dans le vide, attaquaient les deux montagnes homicides, sondant le rocher à grands coups de pied et de marteau, décelant les pierres branlantes, les fracassant au besoin lorsqu'elles étaient trop grosses, et dirigeant ensuite leur chute. Plus tard Brandauer et Jager firent même mieux... Ils emportaient avec eux du mortier, des barres de fer, et les habitants de Salzbourg, un peu ahuris mais joyeux, les virent littéralement consolider leurs montagnes. La corporation des « nettoyeurs de la montagne » était née.

ET AUJOURD'HUI ENCORE...

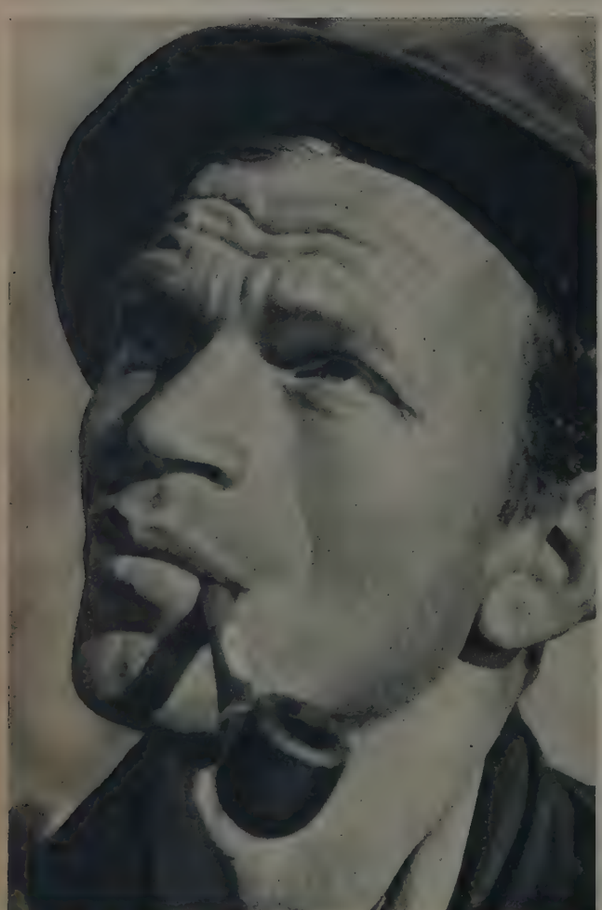
Bien des années ont passé depuis lors. Brandauer et Jager sont morts il y a longtemps. Mais de génération en génération leurs noms ont survécu.

Comme autrefois, les « nettoyeurs de la montagne » qui assurent à Salzbourg sa sécurité procèdent, en effet, en se partageant en deux équipes. Du sommet du Mönchsberg et du Kapuzinerberg le maître d'entreprise dirige l'opération ; ses aides surveillent le pic enfoncé soigneusement dans le roc et autour duquel est enroulée la grosse corde au bout de laquelle se balance la légère escarpolette où sont attachés les deux piocheurs ; trois autres guetteurs, particulièrement attentifs aux bruits qui décèleraient la chute accidentelle de pierres sur leurs camarades et veillant perpétuellement sur l'état de tension ou de fatigue de la corde, apportent enfin leur indispensable concours.

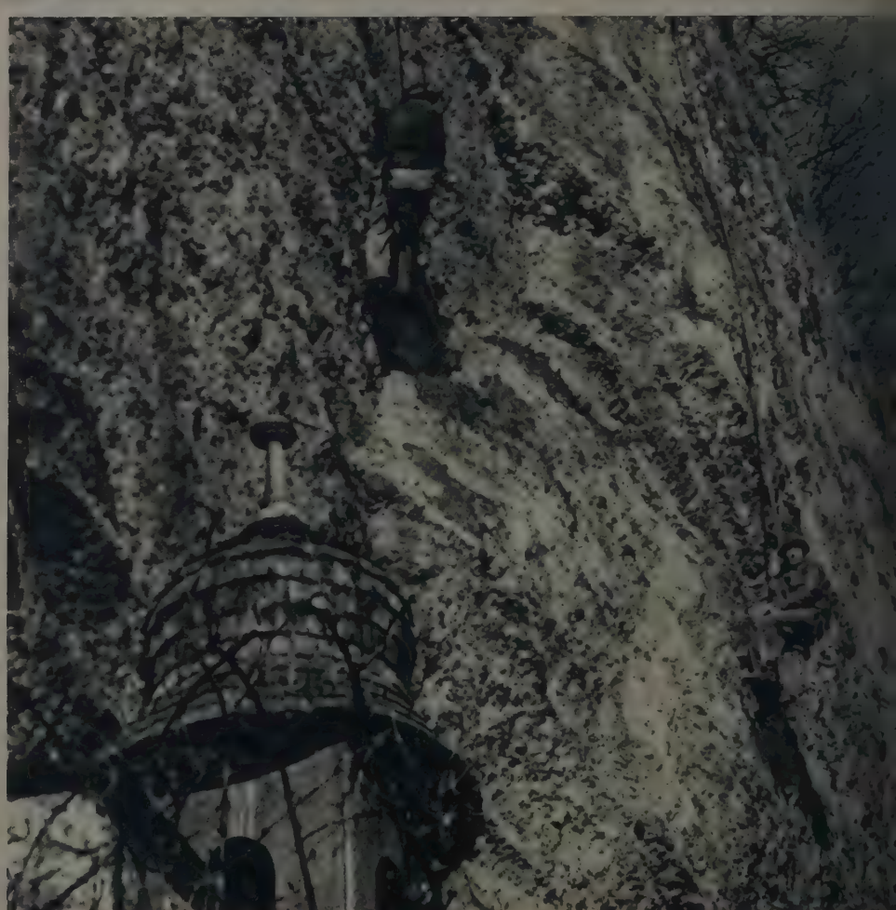
Suspendus à la paroi, s'aidant de leurs pieds, de leurs mains, voltigeant et tâtonnant le long des rochers, nos deux piocheurs effectuent leur travail. Inlassablement, des jours entiers durant, suivant exactement l'antique technique, ils frappent et refrappent encore... jusqu'à avoir une certaine fois mis en pièces un énorme bloc de 250 mètres cubes. Et de temps à autre leur appel retentit, strident : « Brandauer... Jager... file, file... arrête... arrête ! » Les deux aides, du sommet, donnent alors de la corde ou, au contraire, l'enroulent un peu plus autour de son attache, et le travail se poursuit. Comme on le devine, les noms des deux pionniers d'il y a deux siècles ont été conservés aux équipes pour éviter toute confusion : de fait, les descendants de Brandauer et de Jager, quelque dangereux que soit leur métier, n'ont encore éprouvé aucun accident.

Souhaitons qu'il en soit longtemps ainsi et que la destinée continue à sauvegarder l'existence de ces simples et modestes travailleurs qui protègent les biens et les vies de leurs compatriotes de Salzbourg et rendent possible le festival, pour un salaire qui n'atteint pas 350 francs par jour !

Photographies Heinrich Meyr.



IL PERPÉTUE UNE TRADITION VIEILLE DE PRÈS DE DEUX SIÈCLES.



VUE D'EN BAS, LA POSITION DES « NETTOYEURS » APPARAIT COMME PEU ENVIABLE

« Archange », a mat de duralumin, présenté par W. Coppens en 1927.

Chariots a voiles construits par Simon Stévin au XVIe siècle.

LE SPORT DU CHAR A VOILE

PAR WILLY COPPENS DE HOUTHULST

Un dessin de l'époque Song nous montre que le char à voile était connu en Chine dès le XIe siècle. Actuellement encore, les paysans de la Chine du Nord se servent de grandes brouettes munies d'un mât et d'une voile carrée.

Au XVIe siècle, le mathématicien Simon Stévin, natif de Bruges, nommé ingénieur des digues par Maurice de Nassau, stathouder de Hollande, essaya des chariots à voile de son invention sur les plages des Pays-Bas. Ils étaient grands et lourds. Propulsés par une ou deux voiles carrées, ils emmenaient de nombreux passagers.

Malgré leur construction primitive, lorsque soufflait un bon vent favorable ces véhicules furent certainement les plus rapides de leur époque. Des gravures contemporaines nous montrent les chariots du Brugeois dépassant les cavaliers lancés au galop sur la plage. Aussi leur succès fut-il grand.

Après sa victoire de Nieuport, Maurice de Nassau offrit à son prisonnier, Francisco de Mendoza, une promenade en char à voile le long des plages hollandaises.

En 1948, dans son livre *Mathematical Magic*, John Wilkins parle de chars à voile en Espagne et en Hollande, tandis qu'au XVIIIe siècle des chars semblables sont souvent décrits dans des récits de voyageurs.

La propulsion au moyen de voiles fut aussi appliquée, au Chili et au Kansas, à des wagons lancés sur rails, mais ils ne pouvaient évidemment remonter les vents contraires et furent abandonnés.

Nous ne mentionnerons pas les tentatives d'utilisation du vent, pour la propulsion, au moyen d'appareils éoliens, car c'est le sport de la voile sur roues qui nous intéresse.

En 1898, sur la plage de La Panne, en Belgique, les frères Dumont essayèrent des chariots munis de voiles plus ou moins appropriées, qu'ils perfectionnèrent peu à peu. Mais leurs appareils péchaient par les roues. Jusqu'en 1905 ils utilisèrent des disques de bois, dignes des chars mérovingiens, puis des roues de fer rappelant celles des engins de culture : leur poids et leur mauvais roulement ne permettaient pas à ces chars de remonter le vent en louvoyant. Les Dumont abandonnèrent alors momentanément.

En 1907, après en avoir dessiné les détails dans mes cahiers d'écolier, je construisis une première voiture légère montée sur quatre roues de bicyclette à bandages pneumatiques, munie d'une voilure de 5 mètres carrés : voile houari et foc. Le char à voile moderne était né.

Deux ans plus tard, la première course (organisée à La Panne) était gagnée par un char à roues de bicyclette, dont la voile unique (voile à bourcet) ne dépassait pas 4 mètres et quart carrés.

L'augmentation de la surface de voilure, nécessaire pour emmener deux personnes par vent moyen, nous conduisit ensuite à monter des roues spéciales, résistant mieux à la pression du vent de côté. Le pneu de moto, de section moyenne (75 millimètres) et de grand diamètre (70 centimètres), a aussi avantageusement remplacé le pneu de bicyclette : il supporte la pression d'une voile de 15 mètres carrés.

En 1911, Louis Blériot construisit un char qu'il baptisa « aéroplage » et l'essaya sur les plages du Pas-de-Calais. Il avait toutes les caractéristiques des derniers modèles des frères Dumont : mâture dessinant les arêtes d'une pyramide à quatre faces, voile quadrangulaire, dite voile au tiers ou à bourcet, longue et basse, et roues encadrées par le châssis. Toutefois l'aéroplage avait une seule roue arrière.

Sous l'impulsion de Louis Blériot, des courses furent alors organisées en France, à Berck-sur-Mer et à Hardelot. Elles furent gagnées par les concurrents belges, battant notamment les aviateurs Leblanc et Dubonnet (1913).

Jusqu'en 1911, la plupart des chars à voile étaient dessinés par leurs propriétaires. Sur les plages de Belgique, d'Ostende à La Panne, on voyait des appareils de conceptions différentes, dont les lignes furent conservées dans les chars de série qui furent construits jusqu'en 1914 et les chars de location qui les ont remplacés après 1918.

Je fis encore trois essais, qui m'ont conduit bien près de la perfection.

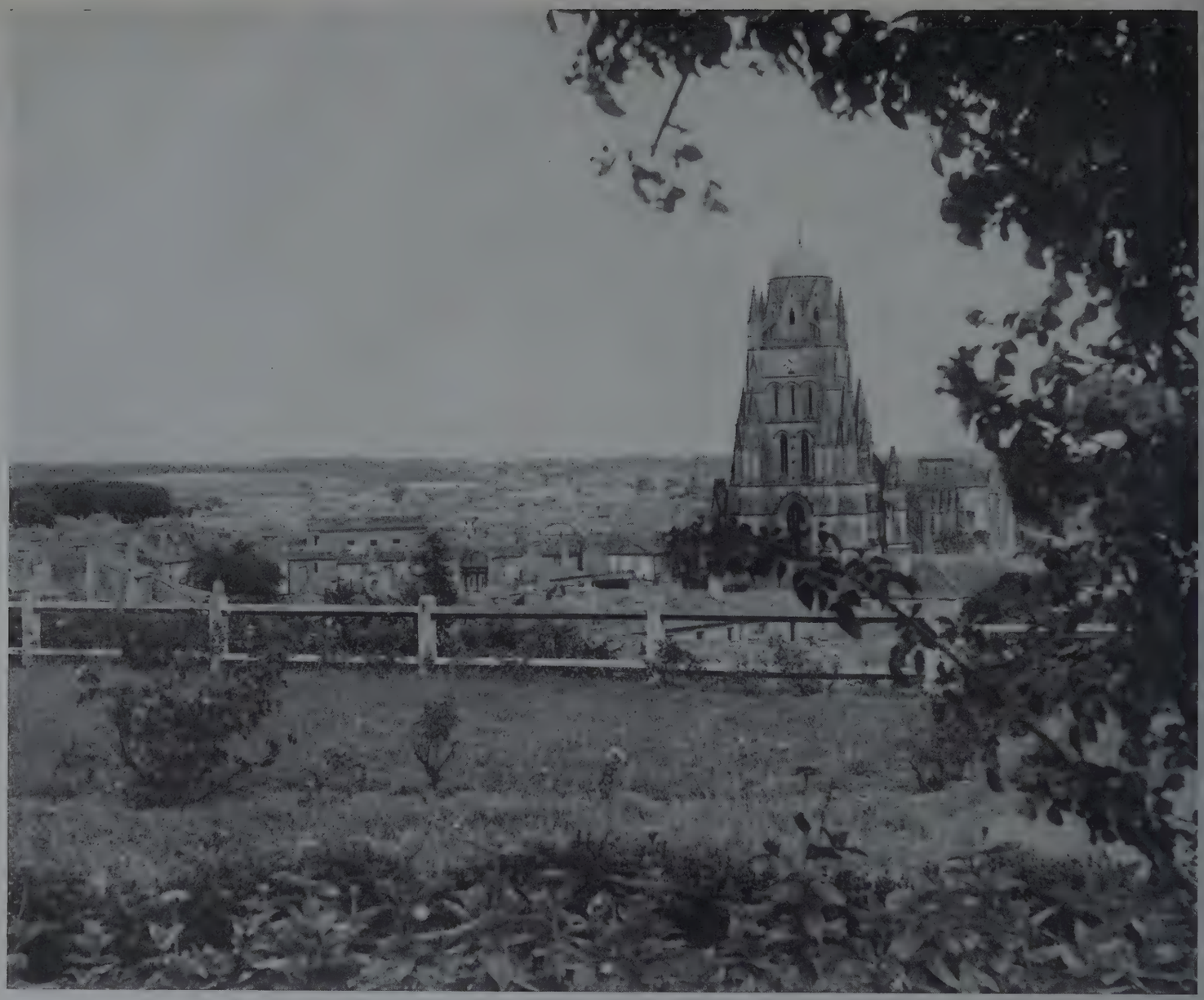
En 1926 je voulus essayer une voilure rigide, véritable aile d'avion de 11 mètres carrés. Malgré la finesse de ce propulseur, ses défauts et inconvénients m'y firent renoncer — et depuis que ma dernière réalisation m'a permis d'obtenir des résultats inégalés, je ne crois plus à la supériorité de la voile rigide pour le char à voile roulant sur les plages coupées de flaques, où le sable n'a pas partout la même dureté.

En 1927, mon char n° 9 comportait une coque profilée, en feuilles de bois croisées et un mât en tubes de duralumin soutenant une voile bermudienne de 12 mètres carrés.

1949 vit mon dernier modèle, très différent de tous les chars à voile existant et certainement supérieur aux *sand-sailers* et *sand-yachts* dont les illustrés américains nous ont révélé la simplicité. Une coque effilée de 6 m. 90 de longueur est montée sur trois roues dont la directrice, à l'arrière, n'a que 38 centimètres de diamètre (pour 90 millimètres de section). L'essieu avant, de 4 mètres, donne une stabilité parfaite à l'appareil, malgré la voile de 15 mètres carrés glissant dans la gorge d'un mât de 7 m. 20. Ce mât, creux et profilé, pivote sur une rotule et épouse exactement la courbe de la voile.

La finesse est telle que, lorsque le char est lancé, le vent apparent (que les aviateurs nomment vent relatif) souffle par l'avant à 25 degrés de l'axe longitudinal — ce qui permet de louvoyer à 45 degrés du lit du vent en roulant à la vitesse de celui-ci et d'atteindre deux fois et demie cette vitesse par vent trois quarts arrière : l'expérience pratique l'a vérifié.

A côté de ce résultat isolé, je dois noter que le sport du char à voile subit une éclipse depuis 1914 : les chars de location, rustiques, pilotés par des amateurs occasionnels, ont remplacé les appareils étudiés par leurs propriétaires et conduits par eux. Les recherches et les progrès sont nuls. Surtout les clubs (dont le rôle serait de procurer des facilités de parcage et de garage aux membres et d'organiser des courses entre sportsmen) ne permettent aucune comparaison avec les yacht-clubs, les plus modestes même. Les joies du char à voile mériteraient un autre effort ; elles sont si grandes qu'elles ont toujours égalé, pour moi, celles du pilotage d'un avion et ne sont dépassées que par celles de la construction et la mise au point d'un appareil qu'on a soi-même conçu et dessiné.



SAINTES VUE DE LA TERRASSE DES HOSPICES. AU CENTRE SE DRESSE LE MASSIF PUISSANT QUE CONSTITUE LA HAUTE TOUR DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE.

DANS LES CHARENTES

VINGT JOURNALISTES EN QUÊTE D'UN SUJET

par PAUL-ÉMILE CADILHAC

Ils étaient vingt en effet : cinq Belges, un Anglais, un Américain, un Suisse, un Espagnol, un Canadien et dix Français — conviés par les syndicats d'initiative, les municipalités, les chambres de commerce, le comité national du pineau, à venir découvrir les deux Charentes. Le délégué régional du commissariat au Tourisme, M. Boisnier, assurait la liaison, et avec lui M. Grenier, l'actif secrétaire des Essi d'Angoulême.

Pour le commun des mortels les Charentes sont synonymes de Cognac — et c'est tout. Comme disait Cyrano en sa verve outrancière : « C'est un peu court, jeune homme. » Nous apprîmes, en quatre jours, que les Charentes c'est bien autre chose.

Dès notre arrivée à Angoulême nous sommes priés à un déjeuner régional, servi par le buffet de la gare, un des nouveaux buffets gastronomiques créés par le secrétaire général de la S. N. C. F., M. Bourrel. Et le cocktail charentais — ce mot convient à merveille à la variété et au mélange de nos impressions — commence à s'élaborer.

Angoulême a été marqué par Marguerite de Valois, l'auteur de *l'Heptaméron*, et par Balzac, qui en a fait le centre d'un de ses plus géniaux romans, *Illusions perdues*. Des remparts intacts, que voilent malheureusement les arbres des pentes; une admirable cathédrale romane à coupoles dont la façade, unique, ouvre un livre de pierre géant qu'on n'a pu encore déchiffrer ; un hôtel de ville taillé dans le château des vieux comtes et qui en garde deux antiques tours ; de vieux logis, des rues quiètes où passe l'ombre de la vie de jadis derrière un rideau soulevé. Par là-dessus, tout autour, un horizon immense et bleu, fait pour le rêveur, ce poète. A côté, un centre industriel qui unit aujourd'hui à hier : des papeteries à cheval sur la Charente, des fabriques de papier à cigarettes, une admirable faïencerie où des potiers d'autrefois tournent des merveilles d'argile, et aussi, un peu inattendus ici, trois grands chais de cognac !

Nous ne pouvions traverser les Charentes sans visiter la capitale des eaux-de-vie : Cognac. Une cité aimable, avec quelques vieux hôtels Renaissance, deux ou trois églises anciennes, de beaux jardins. François I^er^ y naquit et son château — tels à Paris les hôtels seigneuriaux du Marais — est devenu le siège d'une importante maison de cognac. Aux alentours, des vignes, des fermes de petits et moyens distillateurs, et l'exquise vallée de la Charente, trop peu connue et qui en allant sur Saintes découvre à chaque tournant d'harmonieuses et vertes perspectives.

On nous fait visiter une fabrique de bouteilles. Vision infernale : des coulées de verre en fusion et d'étranges mécaniques aux leviers hallucinants qui présentent des moules ardents à des souffleries, forgent littéralement, à la chaîne, des centaines et des centaines de flacons. Une lueur de forge, une chaleur de haut fourneau, des hommes demi-nus et ruisselants. Au total, sans forcer la production, 60.000 bouteilles par jour.

Pour nous détendre, deux haltes reposantes et fraîches : l'une sur la terrasse du château du Plessis, chez M. Camus ; l'autre, à l'heure du dîner, dans une île du fleuve. Et l'on nous parle avec flamme de la future principauté du franc pineau — l'apéritif national des Charentes — qui sera officiellement rattachée à la France le 8 octobre prochain, au château de La Rochefoucauld, par le duc de La Rochefoucauld, son premier prince.

Saintes, que beaucoup d'entre nous ignoraient, est pour ceux-ci une révélation. Ses arènes antiques, où il faudrait donner du Wagner, du Shakespeare ou le *Vrai Mystère de la Passion*, d'Arnoul Gréban, avec Aldebert ; la crypte

basse, trapue, émouvante de Saint-Eutrope ; l'abbaye aux dames, la cathédrale Saint-Pierre, les toits à tuiles romaines rousses de la cité ; vu de la terrasse des hospices, tout cela attache et retient. Mais le musée lapidaire gallo-romain, avec ses frontons, ses frises, ses chapiteaux, ses colonnes, ses sculptures, ses autels et ses sarcophages, arrache un cri d'admiration. Nulle part — hormis à Rome ou à Pompéi — je n'ai vu un tel entassement de trésors antiques. Bel endroit pour faire oraison sur la grandeur et la décadence des empires...

La Rochelle et l'île de Ré couronnent le voyage. La Rochelle semble ne pas avoir bougé depuis le grand cardinal et Jean Guiton, son maire audacieux, qui osa lui résister. D'antiques maisons des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, réunies par ces passages couverts en arcades qu'on appelle là-bas des porches ; un hôtel de ville fortifié de la Renaissance, ciselé comme un coffret de Benvenuto, et ce port, aux eaux noires, défendu par deux tours moyenageuses et qui semble gravé à l'eau-forte, en font une ville unique et sans analogie au monde.

L'île de Ré — où l'on passe en un petit quart d'heure de bateau — se découvre aussi très curieuse par ses rivages découpés, ses marais salants si pittoresques, ses cités grandes et petites, aux clochers badigeonnés de noir et de blanc pour servir de repère aux marins. Et quel prodigieux déjeuner de crustacés et de poissons nous y fîmes, arrosé d'un petit vin blanc sec, à double finalité au pays, dans une auberge avenante de Sainte-Marie-en-Ré !

En contraste, nous visitons, en fin d'après-midi, jouxtant La Rochelle, le port de La Pallice, profond et largement ouvert sur l'Atlantique, dont il deviendra, d'ici quelques années, le havre le plus moderne et le plus achalandé.

Et nous rentrons à Paris, goûtant la saveur multiple de ces Charentes que le touriste ignore encore trop et qui offrent au visiteur curieux tant de sujets d'émerveillement et d'édification.

Photographies J. S. et Claude Pedron.

LA GRANDE FAÇADE ROMANE DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE D'ANGOULÊME, QU'ABADIE RESTAURA AU XIX^e^ SIÈCLE, EST CISELÉE COMME UN IVOIRE.

UN COIN DES ARÈNES, QUI SONT, A SAINTES, LE PLUS BEAU VESTIGE DE LA CIVILISATION GALLO-ROMAINE. AU FOND, LE CLOCHER DE SAINT-EUTROPE.

DANS LES FAUBOURGS D'ANGOULÊME : LE TRAVAIL FIN ET DÉLICAT D'UN POTIER DÉCORANT, DANS LE GOUT D'AUTREFOIS, UNE ASSIETTE DE FAÏENCE.

SUR LA TERRASSE DU CHATEAU DU PLESSIS, NON LOIN DE COGNAC : UNE RÉCEPTION DES REPRÉSENTANTS DE LA PRESSE ÉTRANGÈRE ET FRANÇAISE.

Bloc de granit érigé sur la « colline du roi » ou mourut Hamlet, au début du VII[e] siècle, non loin du village d'Ammelhede, dans le Jutland.

LE VRAI TOMBEAU D'HAMLET

Il y a peu d'années encore, avant que l'ouvrage remarquable de Mme Longworth-Chambrun sur *Shakespeare retrouvé* eût levé toutes les incertitudes, certaines personnes doutaient que Shakespeare eût jamais existé. A plus forte raison mettaient-elles en doute l'authenticité du héros qui domine son œuvre : Hamlet ; d'autant plus que ce prince ne vécut pas sous la Renaissance, mais au début du VII[e] siècle ; qu'il ne régna pas à Elseneur, dans l'île Seeland (le château n'existait pas alors), mais au Jutland, et que son nom n'était pas Hamlet, mais Amled.

Tout ce que l'on sait de lui repose sur ce que le prêtre Saxo Grammaticus, secrétaire de l'évêque Absalon, fondateur de Copenhague, écrivit à son sujet, d'après la tradition populaire, dans l'*Histoire du Danemark* qu'il rédigea en latin en l'an 1200. Cette tradition était remarquable en ce qu'elle relatait des mœurs et une pensée païennes totalement différentes des conceptions chrétiennes répandues au XIII[e] siècle.

Notamment, elles faisaient de la vengeance un devoir sacré. Amled régnait au Jutland vers l'an 600. Il fit deux expéditions en Angleterre, y épousa une princesse anglaise et une reine d'Ecosse, qu'il ramena toutes deux chez lui. En ce temps-là les pays scandinaves n'avaient pas leurs délimitations présentes. Ils formaient une multitude de petits royaumes. Amled guerroya contre ses voisins, le roi de l'île de Seeland, où se trouvent Copenhague et Elseneur, et le roi de Scanie (sud de la Suède), et les vainquit. Mais le fils du vieux roi de Seeland, Vuglet, regroupa ses gens et ceux de la Scanie, attaqua Amled et, dit-on, le tua de ses propres armes.

Le récit de Saxo Grammaticus demeura manuscrit pendant trois siècles, puis fut imprimé pour la première fois à Paris en 1514. Quelque temps après, l'historiographe français François de Belleforest en tira une nouvelle qu'il inséra dans ses *Histoires tragiques*. Il fut repris par un auteur islandais, puis par l'écrivain anglais Thomas Kyd, qui en fit un drame. Après lui, Shakespeare conçut la tragédie qui devait immortaliser le personnage. Il le situa dans la Renaissance, modifia son nom d'Amled en Hamlet et le fit évoluer dans le château de Kronborg, à Elseneur, dont le cadre est tout à fait propre à l'atmosphère qu'il voulait créer. Des artistes contemporains de Shakespeare y étant venus, il est fort possible que lui-même se soit trouvé parmi eux.

Saxo Grammaticus avait écrit : « Sa tombe est visible au Jutland sur une lande qui porte son nom. » Le tombeau que l'on a montré aux touristes pendant tant d'années à Elseneur ne signifiait donc rien. Plusieurs localités du Jutland revendiquaient la possession du vrai tombeau, mais les fouilles entreprises à une époque encore récente n'ayant apporté aucune précision, l'éminent journaliste danois M. Anker Kirkeby, du grand journal *Politiken*, orienta ses investigations vers la tradition paysanne. Après maintes recherches, un peu à l'est de la jolie ville de Randers, dans le village de Ammelhede, jadis appelé Ameldshede ou lande d'Amled (hede signifiant lande), une vieille femme qu'il interrogeait tandis qu'elle repassait son linge lui répondit sans hésitation : « Amled, il est enterré dans le champ de mon voisin. » Le voisin le conduisit à l'endroit en question : une faible éminence que les paysans appellent depuis toujours *Kongshöjen* (la colline du roi). A cet endroit, en 1629, un laboureur avait exhumé avec sa charrue un anneau d'argent qui semblait provenir de la garde d'une épée très ancienne. A quelques kilomètres de là, en 1930, avait été trouvé un morceau de bois d'if sur lequel des inscriptions runiques du début du VIII[e] siècle relatent, d'après la traduction qu'en a faite le docteur J. M. N. Kapteyn, de l'Université de Groningue (Pays-Bas), le pouvoir surnaturel qu'avait Amled d'apaiser la mer. Ainsi, d'une part, une inscription runique presque contemporaine d'Hamlet attestait l'existence de celui-ci ; d'autre part, la tradition populaire, encore vivante chez des paysans qui ignorent évidemment les écrits de Saxo Grammaticus, désigne, conformément à la relation qu'il en fit au moyen âge, la *colline du roi* d'Ammeldehe. Un bloc de granit commémoratif a été érigé sur cette lande, désormais considérée comme le lieu où succomba Hamlet.

J.-S. Arcturus.

Le chateau de Kronborg, a Elseneur, cadre du drame shakespearien.

ÉTERNITÉ DE LA JEUNESSE

VILLON — CHÉNIER — CHATTERTON — RIMBAUD

« La beauté s'ajoute à l'acte comme à la jeunesse sa fleur » : la vieille formule garde, à travers les siècles, une fraîcheur inaltérable et rassemble d'un lien à jamais mystérieux le printemps de la nature et celui de la vie. Dès lors, quels que soient les traits — usés par l'existence — que les statues de pierre ou de bronze proposent à la commémoration des grands hommes, certains visages cependant surgissent dans les mémoires, enveloppés d'une matière rayonnante aux éblouissements neufs. Tel est le privilège de quelques poètes, dont la survie répète indéfiniment l'essor de la jeunesse.

Comment se représenter autrement que dans la fleur ceux qui ont donné à l'aube de leur temps le plain-chant de leur inspiration ? Quel cadre accorder à leur élan, sinon les pâleurs acides du printemps, tachées de blanc suave ? Ainsi s'offrent à nous quatre poètes qui, à eux seuls, couvrent la gamme de toutes les manifestations de la jeunesse :

Villon, Chénier, Chatterton et Rimbaud.

Ils existent pour nous comme l'éclatement du bourgeon ; ils sont la surabondance des fleurs, qui ne se retrouve pas dans la récolte des fruits mais sans laquelle les fruits seraient sans leur saveur.

Aussi ne peut-on les fondre aux fadeurs conventionnelles. La sève a monté pour eux la force et la rupture. Charme et dureté, générosité menacée, absolue fragilité, caresses et déchirement : chacun de nos poètes est noté de traits indélébiles, comme si, des antithèses que le temps efface, il avait retenu le fulgurant passage.

De Villon, c'est le truand de style médiéval, personnage apparemment pittoresque, que l'on se plaît à divulguer : « sec et noir » et le feu au corps, enfant perdu dans tous les sens du terme. On s'applique à montrer qu'il échappe aux efforts de qui le voulait recueillir. On s'étonne de cette persistance dans l'abandon. C'est cela qui surprend et amuse. Mais lui n'oublie pas les havres de grâce où il s'est parfois reposé ; il sait ce qu'il doit à sa pauvre mère, veuve ignorante au cœur simple ; il n'a garde de renier le chanoine de Saint-Benoît dont il a pris le nom. Pourtant l'écolier turbulent devint voleur et débauché. Il a glissé du désordre juvénile aux coups durs de la pègre, mais non pas sans cette forme de mémoire qui s'appelle parfois remords et qui hante son lyrisme. Sa propre durée est faite de ces contrastes : c'est par là qu'il mesure d'un coup ce temps, selon lequel il n'a pas besoin de vieillir pour en sentir les atteintes, pour en retrouver le rythme dont il a fait la matière de ses poèmes.

Villon est pour nous la source de tout réalisme et de tout romantisme, dans ce sentiment personnel auquel il accède par l'exigence de la chair et l'insatisfaction de la conscience. Le XIXe siècle ne s'y est pas trompé : ce poète, qui ne pouvait faire école, est alors invoqué par tous les révoltés de l'antithèse, de la vie qu'on veut vivre et qui se détruit elle-même.

Pourtant la prison, la maladie, la méditation au delà de la mort s'allient toujours chez lui à la sève qui ne cesse de monter pour dicter sa loi, se dépenser comme la nature elle-même, dans la profusion des semences d'amour et de rancœur par lesquelles elle doit s'épanouir. Et nous perdons heureusement sa trace : nous ne savons s'il mourut épuisé ; mais les vieilles qu'il décrit, les charniers où les défunts se décomposent, les pendus qui se balancent secoués par le vent, tout cela reste, par l'insurrection de la jeunesse, comme un amas de matière où la vie des âmes ne saurait périr. Le temps est ramassé par un être jeune qui nous jette à la fois ses violences passées et les neiges d'antan...

« Et priez Dieu que tous nous veuille absoudre »...

François Villon est la substance même de l'élégie dans le chaos de la misère et de la vie, de fleurs foulées que chaque société s'efforce de faire oublier.

C'est dans une société en convulsions révolutionnaires que meurt André Chénier, sur l'échafaud, à trente et un ans, deux jours avant la fin de la Terreur. Il avait lutté pour faire triompher les idées nouvelles qu'il avait vues au travers de leur beauté essentielle, bientôt effrayé des excès où elles semblaient se perdre. Ce n'est que vingt-cinq ans plus tard qu'une première édition — incomplète — des œuvres du poète fera connaître la véritable signification de cette vie, dès lors vibrant d'une haleine sans fin. Rythmés par les vagues de la mer attique, les vers de Chénier nous apportent leur auteur, bercé au delà des temps, tourné vers l'avenir, uni à l'écoulement d'un monde méditerranéen. Il y a chez lui, non pas un éblouissement de la culture, mais une perception directe du sens qu'elle enferme et de la fraîcheur dont elle est capable. Dans la formule si souvent citée :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

il ne s'agit pas de résumer une théorie, mais d'affirmer une conquête : celle de la foi en un relais indéfini qui découpe le temps auquel adhère le jeune homme. Celui-ci ne renie pas ses nourritures ; il prend la leçon des maîtres, y trouve son souffle et s'apprête à marcher au delà d'un même pas.

Pourtant il donne à sa démarche cette allure inexplicable qui entre dans la durée future des civilisations. C'est pour elles qu'il combat et qu'il meurt ; et comme il avait chanté Myrto, la jeune Tarentine de l'époque des *Nymphes* et des « déités de la fable », il prête sa voix à la jeune captive, compagne de son emprisonnement. Elles ne sont pas moins réelles l'une que l'autre, puisque la beauté n'a qu'un âge : celui-là même du poète, l'âge aussi d'une mort sans infamie.

La pièce d'Alfred de Vigny a popularisé chez nous le nom de Chatterton. Elle a orienté et fixé la légende de Thomas Chatterton, lequel, comme le personnage du drame, s'empoisonna avec de l'arsenic après quelques mois de séjour à Londres, en 1770. Il n'avait pas dix-huit ans. L'œuvre de Vigny a enthousiasmé la génération romantique : elle lui offrait, avec l'évidence de la scène, le spectacle du génie victime de la société. Mais aujourd'hui nous percevons surtout dans le dialogue la souffrance des âmes heurtées par la férocité de la vie. Or, c'est là l'image du véritable Chatterton, même si son orgueil blessé et ses propres jeux impitoyables ont été pour quelque chose dans son suicide.

Avec cet enfant prodige nous nous trouvons brutalement placés devant le drame de la mystification poétique, ou, si l'on veut, en face du redoutable problème du temps imaginé. A l'âge de douze ans déjà, Thomas trompe l'un de ses maîtres grâce à un poème qu'il écrivit sur du vieux parchemin en une langue faussement archaïque. Ce fut le départ d'autres mystifications, auxquelles Horace Walpole se serait laissé prendre sans l'intervention de Thomas Gray. Aussi le jeune homme, écrivant sous son nom, se heurtera-t-il à de l'hostilité, muée en une fatale indifférence.

Ici apparaît un étonnant aspect de la prime jeunesse victime de sa propre imagination. Certes, la psychologie a fait connaître et enregistrer comme chose normale l'âge de la mythomanie et le personnage de l'enfant fabulateur. Mais lorsque l'enfant a du génie, quelle sorte de conscience y a-t-il pour témoigner de son acte, dans le vertige créateur dont il reçoit tout l'éblouissement ? Pourtant Chatterton demeure, nous dit-on, pour avoir introduit la terreur dans la littérature anglaise, justement « par sa propre force de suggestion ». Oh ! l'effrayante, l'absolue fragilité dans cette jeunesse en fleur de la poésie !

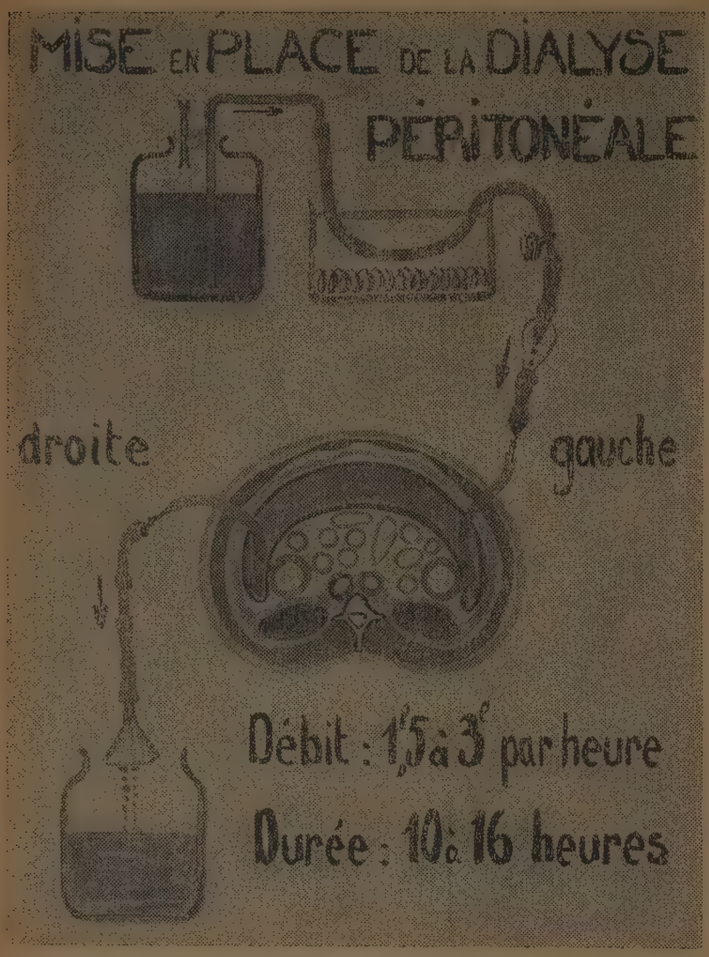
Le cas s'offre à nous, sur un autre plan il est vrai et d'une façon sans nul doute authentique, avec Arthur Rimbaud. Ange ou voyou, qui en décidera ? Il n'a pas cherché à se faire passer pour autre qu'il n'était, et les plus graves incertitudes demeurent cependant à son sujet. Encore un enfant prodige, qui dès l'âge de seize ans est capable d'apporter sa contribution à la poésie symboliste de son temps. Mais il ouvre bientôt son univers d'images et de choses et, dans son réalisme immédiat ou son lyrisme direct, rejoint l'incontestable inspiration d'un Villon. Puis, à dix-neuf ans, il abandonne poésie et littérature, se désintéresse du sort de son œuvre, et meurt à trente-sept ans, en 1891, à l'hôpital de Marseille, après avoir couru les Indes, l'Egypte, l'Arabie et l'Abyssinie. Pourtant il vit toujours à l'âge du rhétoricien de Charleville qui a bouleversé les destinées de la poésie par ses visions et son vocabulaire, explorateur d' « une saison en enfer », âme délaissée de ce « bateau ivre » qui ne se sentait plus guidé par ses haleurs.

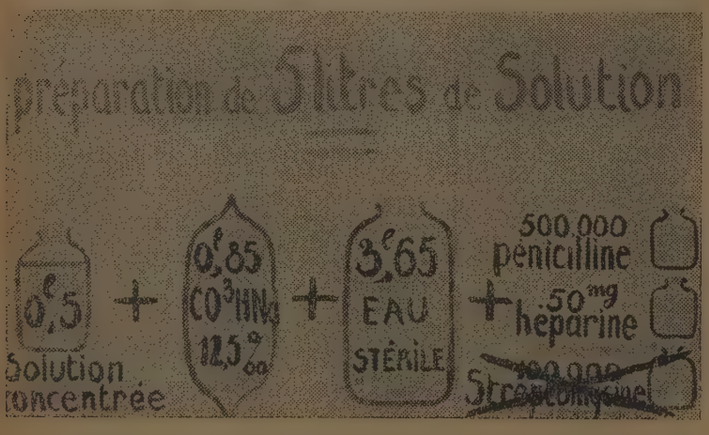
La nouveauté de Rimbaud est qu'il ne développe plus un temps à notre échelle ; il ne rejoint plus les rythmes prêtés à la vie : il dévore la durée et se trouve dévoré par elle. Dans une illumination où les mots reprennent leur pouvoir séparé, il crée un monde capable enfin d'accuser la vacuité de l'autre.

Mesurant les distances parcourues, Gœthe admettait qu'une belle vie résidait en une pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr. Or il est des poètes qui ne cessent de rajeunir les façons de sentir de la vieille humanité, pour avoir réinventé le verbe dans les circonstances d'une jeunesse orageuse ou studieuse dont ils ont porté le poids à leur exceptionnelle mesure. D'un coup, ils ont reçu l'impression d'une réalité symbolique qui se suffit à elle-même et unit l'œuvre et l'auteur dans une présence immédiate qui n'a rien à attendre des labeurs de la maturité. Ils parlent sans fin au nom de leur jeunesse et portent témoignage de l'éternel printemps. Tout cela est si bref, si définitif que la légende se fond à l'histoire, l'aventure rejoint l'expression au point de définir un temps, analogue à celui des contes de fées : le temps « où les bêtes parlaient »... Mais ici, ce sont des hommes qui parlent. Ils parlent une langue dont les échos ne cessent de retentir parmi les autres hommes, et les mots disent d'avance les états que les meilleurs éprouveront, des états auxquels de jeunes poètes ont spontanément imposé leur forme.

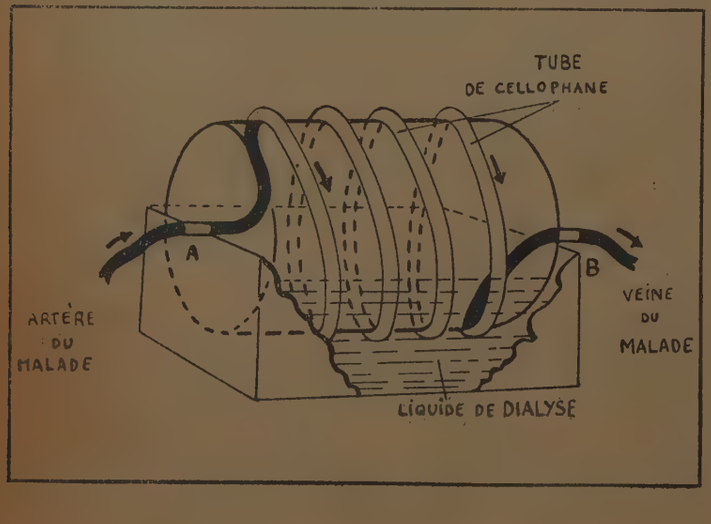
Jean Miquel.

MÉDECINE MODERNE — DÉPANNAGES





LE REIN ARTIFICIEL EST CONSTITUÉ PAR DES DISPOSITIFS MÉCANIQUES — FILTRES, LIQUIDES ÉPURATEURS, APPAREILS A TRANSFUSER — TOUJOURS BEAUCOUP PLUS SIMPLES THÉORIQUEMENT QUE LE REIN DES ÊTRES VIVANTS.



C'est une grande ressource de pouvoir se procurer à l'usine des dents ou des os, faits sur mesure, aussi aisément qu'un automobiliste se procure une batterie ou un carburateur. Cela ne suffit pas : il existe de véritables pannes de l'organisme auxquelles il faut remédier d'urgence en mettant en action un organe de secours qui marchera le temps de la panne.

Un exemple est dans tous les esprits, c'est celui du poumon d'acier. Si remarquables que soient les services qu'un tel instrument rend, il ne résout qu'un problème purement mécanique et, tout bien pesé, relativement simple. On s'est attaqué à la question du poumon artificiel d'une manière beaucoup plus directe : en dehors de l'organisme, on a oxygéné des globules rouges, on en a éliminé le gaz carbonique. La fonction essentielle du poumon a été réalisée *en dehors* du poumon.

Cette manipulation du sang dans un but physiologique défini pose des problèmes plus nombreux et plus difficiles que ceux soulevés par un appareil de respiration artificiel, si savant qu'il soit. La manipulation du sang, à volonté, est au centre des préoccupations des biologistes. Elle est subordonnée à la connaissance de notions anciennes comme l'asepsie ou la compatibilité sanguine, clé de la transfusion, mais aussi à des notions nouvelles, dont une des plus importantes est la connaissance des règles de la coagulation du sang. Nous avons appris à suspendre le pouvoir coagulant par adjonction de substances appropriées. On se sert en général de l'héparine, la substance anticoagulante physiologique de l'organisme, que l'on trouve normalement dans le foie. La durée de son action est réglée par l'emploi de doses judicieusement choisies ; mieux encore, elle peut être neutralisée immédiatement par une injection de « sulfate de protamine ». Ce pouvoir antagoniste précis apporte un grand élément de sécurité. Maître de la coagulation, on peut dès lors, au moins en théorie, oxygéner le sang à volonté. C'est le véritable poumon artificiel, on peut le relier au cœur, créer une circulation artificielle et réaliser de nouvelles interventions sur le cœur lui-même ou les gros vaisseaux. Il ne s'agit pas d'hypothèses, mais d'expérimentations précises qui, si elles sont encore pour une part du domaine du laboratoire, n'en ont pas moins un énorme intérêt par les promesses qu'elles donnent.

Bien plus, grâce à ces connaissances, un nombre important de succès pratiques ont été obtenus dans l'emploi des reins artificiels ou, pour mieux dire, des procédés extra-rénaux d'épuration sanguine. Pour une part, la fonction du rein est une fonction d'excrétion, et le rein apparaît comme un filtre. Cette hypothèse s'est révélée suffisante pour permettre la mise au point de différents moyens qui ont été employés pour pallier la défaillance de cette fonction. Des reins artificiels, à proprement parler, ont été construits. Le principe en est simple : un tuyau semi-perméable fait passer le sang à travers un bain légèrement hypertonique. La membrane permet aux substances nocives de passer dans le bain épurateur. Ce filtrage est électif : les globules sanguins et les albumines à poids moléculaire élevé sont retenus et la teneur du sang en glucoses et en sels minéraux reste stable. Théoriquement au point, ce procédé n'a pas donné de résultats pratiques. Des résultats meilleurs ont été obtenus par dialyse intestinale : un courant de sérum passant par l'intestin entraîne avec lui une quantité appréciable d'urée. Plus précieuse encore est l'exsanguino-transfusion : le sang vicié est retiré du corps en grande quantité et perdu... des transfusions massives de sang normal compensent cette perte. Si satisfaisants que soient les résultats, ils sont insuffisants et comportent un gaspillage évident de sang. Aussi une méthode économique et efficace, la dialyse péritonéale, connaît-elle un grand succès. Elle se combine utilement à l'exsanguino-transfusion. Ces procédés ne conviennent qu'aux cas aigus : des infections diverses, parmi lesquelles celle due au bacille perfringens se place au premier plan ; des intoxications dont le meilleur type est l'intoxication mercurielle, des phénomènes réactionnels comme ceux qu'on observe après transfusion de sang incompatible peuvent provoquer une néphrite aiguë entraînant une urémie progressive dont le terme est la mort. Cette issue n'est pas inéluctable, et des artifices simples : injections de sérums divers, de plasma, de sang, montrent une efficacité réelle, au moins à l'égard des cas les plus bénins. Du développement de ces procédés est née la dialyse péritonéale, dont le docteur Dérot, médecin de l'Hôtel-Dieu, possède maintenant une grande expérience.

La dialyse péritonéale est une intervention difficile et surtout très longue, et consacrée par la Sécurité sociale, qui dans sa nomenclature lui a assigné un indice élevé. Le schéma de l'intervention peut être ramené à quelques données élémentaires : on instille dans la cavité péritonéale un sérum légèrement hypertonique, il se répand dans le péritoine et, au travers de ce dernier, baigne tous les organes qui y sont contenus ; enfin, une ponction faite dans la région appendiculaire permet de recueillir ce sérum, qui, ayant traversé presque tout l'abdomen, s'y est chargé d'urée et de déchets azotés. La mise au point de l'intervention a nécessité l'emploi de véritables stratagèmes ; parmi les plus importants signalons le remplacement des tuyaux de caoutchouc, mal supportés, par des tubes de chlorure de vynil, synthétiques, admirablement tolérés par l'organisme ; l'addition de pénicilline est d'un intérêt évident ; l'addition d'héparine assure jusqu'à la fin de l'intervention la parfaite fluidité du sérum perfusé ; ces petits moyens confèrent à un grand procédé toute son efficacité. Les dosages montrent qu'en une seule opération qui dure de 16 à 18 heures on peut prélever 40 grammes et plus d'urée et une quantité proportionnelle de déchets azotés. Il y a profit à ne pas prolonger l'expérience, mais elle peut être renouvelée deux ou trois jours plus tard. Entre deux dialyses on peut intercaler utilement, nous l'avons vu, une exsanguino-transfusion. On arrive ainsi à faire durer les malades, et dans 70 % et plus des cas traités on a la satisfaction de voir la fonction rénale se rétablir progressivement et la guérison survenir alors que sans traitement la plupart des malades auraient succombé. De telles recherches — et l'on voit qu'elles peuvent aboutir à des succès — s'insèrent dans un vaste ensemble où s'accusent chaque jour les progrès de la biologie.

R.-J. M.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Le Grand Carnot

C'ÉTAIT de plaisantes assemblées que celles des Rosati d'Arras. Elles se tenaient sous un berceau de troènes et d'acacias, aux portes de la ville. Neuf jeunes gens, en 1778, avaient trouvé amusant de faire un anagramme avec le nom de leur province, l'Artois, pour en tirer cette appellation de Rosati. Ils célébraient la beauté des roses par des poèmes légers et par un banquet arrosé de bons vins. Le nombre des membres de la société fut ensuite porté à quinze.

Une des plus jolies séances fut sans doute celle du printemps 1787, où les Rosati introduisirent dans leur compagnie un jeune avocat de la ville, M. Maximilien Robespierre. Le cérémonial était gracieux. Deux coupes de vin rosé devaient être vidées, l'une par le nouveau membre, l'autre par celui des anciens qui le recevait ; un diplôme de papier rose était remis au néophyte, une rose lui était offerte, et on lui donnait un baiser.

Lorsque M. Robespierre eut reçu la rose et le vin, l'un des Rosati, membre de la société depuis l'année d'avant, chanta un petit poème bachique :

Buvons outre mesure
Aux enfants d'Epicure...
Bien mieux que la physique
Notre système explique
La foudre et ses carreaux :
Quand vous croyez qu'il tonne,
C'est que Bacchus entonne
Du vin dans ses caveaux.

Cet aimable chanteur était le capitaine Lazare Carnot, ingénieur au Corps royal du génie. Le capitaine et l'avocat furent heureux de se connaître et s'apprécièrent mutuellement. Cette première rencontre devait être suivie de plusieurs autres.

Je détache cette anecdote du livre de M. Marcel Reinhard, *le Grand Carnot* (Hachette). C'est la biographie la plus complète qu'on ait faite de Carnot jusqu'à présent. Le regard des historiens est toujours resté braqué sur le conventionnel et sur « l'Organisateur de la victoire ». M. Reinhard explore l'enfance et la jeunesse — difficiles à connaître parfois — du révolutionnaire. Le volume qu'il vient de publier, et qui ne contient que la moitié de son ouvrage, « De l'ingénieur au conventionnel », évoque la première partie de cette vie : les années d'études, la vie de l'officier dans ses diverses garnisons, les travaux de l'ingénieur, les débuts dans la politique, à l'Assemblée législative. Plus d'un épisode de l'histoire de Carnot y est révélé ou mis en lumière : celui par exemple de l'aventure amoureuse qui conduisit un jour Carnot en prison.

La jeune fille s'appelait Ursule de Bouillet. Elle habitait Dijon. Il y avait des liens d'amitié entre sa famille et celle des Carnot, établis au village de Nolay, en Bourgogne. Lazare, quand il se trouvait à Dijon, était souvent reçu chez les Bouillet. Les jeunes gens s'aimèrent, voulurent s'épouser. Mais Lazare Carnot était roturier et sans fortune. M. de Bouillet, d'autant plus féru de sa particule que celle-ci était toute récente, avait pour sa fille plus de prétention.

Le jeune officier songea un moment à se faire envoyer aux colonies. Puis il se fit une raison. D'autant plus que la famille d'Ursule, le projet de mariage écarté, admettait fort bien que se poursuivissent entre les jeunes gens les vieilles relations d'amitié. Le capitaine avait des congés fréquents, qu'il passait en Bourgogne. Les visites à Ursule, que ses intimes appelaient Nanette, n'étaient pas le moindre agrément de ses permissions. Il arriva que, de promenades en tête-à-tête, de rendez-vous en tendres baisers, Nanette finit par tomber dans les bras de Lazare, à qui elle consentit les derniers abandons. Ce qui fit croire à Lazare que le mariage ne pourrait pas manquer de conclure, malgré tout, un tel engagement.

Or, un jour de février 1789, Lazare apprit par la publication des bans le mariage, annoncé pour la semaine suivante, d'Ursule de Bouillet avec le capitaine François Morel de Duesme — celui-ci avait la particule. Le temps de gagner Dijon, Lazare tombe chez le fiancé la veille des noces. L'entretien fut vif entre les deux capitaines. Mais des lettres de l'imprudente Nanette, que son amant tenaient à la main, ne pouvaient laisser dans le doute M. de Duesme, qui rompit le mariage sur-le-champ. Où Lazare fut naïf, ce fut quand il demanda de nouveau la main d'Ursule, « prêt, disait-il, à réparer le tort qu'il avait fait involontairement à sa réputation ». Le père, furieux de l'esclandre, donnait déjà d'autres suites à l'affaire. Le ministre de la Guerre fut saisi de la conduite du capitaine Carnot. Il ne fut pas question de casser un officier dont l'excellence était déjà notée. Mais une lettre de cachet lui enjoignit de gagner, pour deux mois, la prison militaire de Béthune. Lazare Carnot s'y rendit la rage au cœur. Quand il en sortit, le 29 mai 1789, il y avait trois semaines que les états généraux étaient réunis.

M. Marcel Reinhard pense que l'incident laissa dans la vie de Carnot un souvenir blessant et durable. D'abord une jeune fille lui avait été refusée en mariage parce qu'il était de petite naissance et de maigre fortune. Puis son amour pour cette fille lui avait valu d'être embastillé, par l'effet d'une juridiction d'exception qui condamnait les gens sans les entendre. Il serait sans doute excessif d'avancer que s'il n'avait pas connu la tendre et volage Nanette Lazare Carnot n'eût jamais siégé à la Convention et au Comité de salut public. Mais sur le chemin qui l'a conduit du Corps royal du génie aux assemblées révolutionnaires, l'amoureuse dijonnaise ne représente peut-être pas un personnage dont l'influence doive être négligée tout à fait.

LE THÉATRE

PAR YVES FLORENNE

Les « Nuits du théâtre » de Nîmes

ON ne pouvait guère rêver, pour de grandes fêtes dramatiques, un théâtre plus magnifique, ample et sonore que celui de Nîmes tout entière, ville romaine sans doute, mais où tout est tempéré, humanisé, ennobli par la présence sensible de l'esprit grec et par on ne sait quelle inspiration celtique enfouie comme une source dont on respirerait la souterraine fraîcheur. Est-ce céder à l'imagination que de sentir un accord naturel entre ce ciel, ces pierres, ces âmes même et cette tragédie romaine recréée par un génie celte ? Jamais, en tout cas, Shakespeare ne nous était apparu à ce point libéré d'entraves, à ce point lui-même, et surtout dans une telle communion avec un immense public. Au reste, cet accord n'était point le fait d'un hasard heureux, il avait bien été voulu, ce n'était en somme que l'accord initial de l'espèce de symphonie sauvage, en noir et rouge, orchestrée par M. Hermantier, et qui n'a pas fini de retentir en nous.

A quoi bon approcher la vérité avec prudence et réticence quand elle est si éclatante : M. Hermantier nous a donné un *Jules César* comme personne n'avait même tenté de le faire, et un Shakespeare tel que, pour mon compte, je n'en avais point vu. Ceux qui suivaient M. Hermantier depuis deux ou trois ans savaient qu'il y avait là un créateur dramatique en puissance. Il vient de se révéler comme un grand metteur en scène — et voilà tout. Pour l'admettre, faut-il attendre qu'il passe à l'ancienneté ? Encore, l'expression « mise en scène » manque-t-elle de force s'il s'agit de cette prise de possession souveraine du temps et de l'espace par le verbe, le mouvement, la couleur, la lumière et la musique, et quand cet espace est un immense vaisseau de pierre sur quoi repose la coupole ovale d'un ciel troué d'astres. Qu'on imagine avec quelle puissance éclatait, dans cette nuit d'été traversée de météores, le drame cosmique où la tyrannie et la liberté sont tour à tour assassinées, dans les déchaînements de la foule, des batailles et des orages. Autour de la colossale statue de Pompée, centre immuable, durant quatre heures dramatiques, tourbillonnait ce maelström ordonné. Et M. Hermantier a joué de tous les registres du clavier shakespearien : je songe au meurtre de César, espèce de corrida sauvage ; à la veillée lunaire de Brutus au milieu des soldats ; à l'apparition du spectre au bord du ciel ; à ce repos délicieux dans la tempête : la scène de Brutus et de Portia, accompagnée par la harpe.

M. Jean Deschamps était Brutus avec une noblesse, une jeunesse, une ardeur intérieure qui témoignent de dons exceptionnels ; et Mlle Yvette Grandelle montrait dans Portia comment elle sait allier l'intensité tragique et le sentiment plastique à une fraîcheur ravissante. Voilà deux jeunes acteurs du premier rang. La compagnie de M. Hermantier, d'ailleurs, n'est pas un assemblage hasardeux de comédiens : chacun y est à sa place, rien n'y est médiocre. C'est à regret qu'on doit se borner à quelques noms : Mme Marguerite Perrin, MM. Vital, Garin, Chaumette, Charras, Var, Musson et M. Hermantier lui-même.

Enfin, c'est au cœur des verdures dorées et des miroirs du jardin de la Fontaine, dans le temple de Diane, si mesuré, si pur, et tel que Rome n'en a point de pareil, que nous furent données *les Mouches* et *Andromaque*. Il était intéressant de revoir la première pièce de M. Sartre dans une mise en scène qui surpasse même celle de Dullin. Et comme la tragédie classique reprend vie au souffle de la jeunesse ! Mme Sylvia Montfort fut une saisissante Andromaque et M. Hermantier nous a montré un Oreste en proie aux Furies, les yeux tournés au dedans vers son propre abîme. Quant à Mme Muriel Chaney, qui était Electre et Hermione — enfin, une jeune Hermione ! — elle brûle : c'est l'ange, ou le démon, dramatique en personne.

Il serait injuste de ne pas rendre à César, c'est-à-dire à la ville de Nîmes et à la direction des Arts et Lettres ce qui, légitimement, leur revient dans la mise en œuvre d'un tel effort et d'une telle réussite.

LE « JULES CÉSAR » DE SHAKESPEARE DANS LE DÉCOR NATUREL DE NÎMES.

LE VISAGE EFFRAYANT D'ORSON WELLES EXPRIME LE REMORDS DE MACBETH, MEURTRIER DE SON ROI.

MACBETH

PAR DENIS MARION

A L'OCCASION des fêtes pour son centième anniversaire, l'Utah commanda à Orson Welles une représentation théâtrale de *Macbeth*. Ce n'était pas la première fois que celui-ci s'attaquait à ce drame shakespearien. Il l'avait déjà mis en scène en 1936, en le faisant interpréter par une troupe exclusivement nègre et en transposant l'action à Haïti pour les besoins de la cause. La même année il en avait donné une adaptation radiophonique, qui fut son premier travail de metteur en ondes. Cette fois-ci, s'il consentit à laisser la scène en Ecosse, il retoucha sérieusement le texte, le réduisit (ce qui est inévitable à l'heure actuelle), imagina un personnage de moine qui réunissait en lui plusieurs rôles secondaires, etc. Outre ses anciens acteurs du Mercury Theatre qui n'avaient pas déjà fait carrière à Hollywood (comme Joseph Cotten), il engagea des inconnus, pour la plupart venus de la radio.

Quand les répétitions furent terminées, il enregistra le dialogue sur la piste sonore d'un film. Puis, en quelques jours de studio (on a cité le chiffre de vingt-deux), il tourna en muet les prises de vues selon le découpage qu'il avait préparé. Il y eut ensuite post-synchronisation des paroles en utilisant le premier enregistrement comme son-témoin. Le prix de revient au total fut extraordinairement bas, en vue de justifier une production qui ne s'adresse pas à tous les publics.

En principe, cette méthode est des plus défendables. J'ai déjà attiré l'attention sur le fait que le tournage en muet et le doublage postérieur étaient employés habituellement en Italie, à la commune satisfaction des spectateurs transalpins et cisalpins.

Or, quelle qu'en soit la raison, technique ou autre, le résultat est désastreux. Continuellement les sons n'ont pas l'air de sortir de la bouche qui les émet. Les illusions de la distance, proche ou lointaine, et de la résonance, en local clos ou à l'air libre, ne sont pas plus fidèlement respectées. Même le spectateur qui ignore l'anglais sera sensible à ce défaut. Dans une première version, Orson Welles avait eu la bizarre idée d'imposer aux acteurs un accent écossais qui était gênant quand il ne devenait pas comique. Il a procédé depuis à un réenregistrement qui fait rendre à la langue de Shakespeare son véritable son.

Venons-en à la réalisation proprement dite. Elle contient indiscutablement d'admirables morceaux de bravoure. Par malheur, le reste est décevant. Je me doute bien des raisons pour lesquelles Orson Welles a situé dans des couloirs souterrains la plupart des scènes (à commencer par son goût bien connu, depuis *la Splendeur des Amberson*, pour le clair-obscur), mais l'opérateur John L. Russell (dont ce sont les débuts comme directeur de la photographie) n'est pas Gregg Toland ni même Stanley Cortez, et aboutit, pour employer une formule triviale mais expressive, à un combat de nègres dans un tunnel.

Ce qui me paraît beaucoup plus grave, c'est l'esprit même de l'adaptation de Shakespeare. Sans doute les événements historiques relatés par la chronique de Holinshed se sont passés au XI[e] siècle. Le poète élisabéthain, qui ne se piquait pas plus d'exactitude historique que de couleur locale, les a transposés selon son optique de la fin du XVI[e] siècle. Pourquoi donc Orson Welles n'aurait-il pas eu le droit de les décaler de quelques siècles dans l'autre sens et de les placer dans un climat de tribu barbare qui n'a été touchée ni par la civilisation romaine ni par la religion chrétienne ? (La conception des sorcières est significative à cet égard ; elle se trouve définie ainsi par le scénario : « Ce ne sont pas des sorcières comme on se les représentait au moyen âge, mais plutôt les survivantes d'une race ancienne et étrangère — la peuplade des Shee — qui pratiquaient les rites d'une antique et maléfique magie. »)

La raison est simple. Le Macbeth de Shakespeare demeure par certains côtés la brute cruelle que fut son prototype historique, mais c'est d'abord et surtout un seigneur de la Renaissance, et même un poète, et un grand poète. René Lalou a observé avec finesse que nous nous trouvons non en face du drame de l'ambition (comme on le dit communément), mais du drame de l'imagination. Macbeth atteste la mystérieuse harmonie entre la conscience de l'homme et l'univers surnaturel révélé par les prophéties des sorcières ; il possède une foi totale dans la vertu des incantations ; il ne cesse de s'en nourrir pour penser non par raisonnements, mais par images. Il ne peut y avoir de pire contresens que de nous représenter comme un primitif coiffé d'un casque à cornes d'aurochs l'esthète qui, accablé par les coups du destin, exhale sa mélancolie en de ravissantes élégies : « La vie n'est qu'une ombre passagère, un pauvre comédien qui se pavane et s'agite une heure sur la scène et qu'on n'entend plus ; c'est une histoire contée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien... »

Macbeth était inscrit au Festival de Venise de 1948. A la dernière minute Orson Welles le retira de la compétition, sûr d'être battu par le *Hamlet* de Laurence Olivier. Une tentative en 1949 pour le sortir en exploitation régulière aux Etats-Unis échoua : les critiques le condamnèrent avec une sévérité encore plus féroce que celle des exploitants. De telle sorte que la France est le premier pays où le film fasse carrière.

Certains ont pris le contre-pied de cet ostracisme et, d'une manière aussi désintéressée que courageuse, ont déclaré qu'ils préféraient *Macbeth* à *Hamlet*. Pour ma part, je crois qu'Orson Welles, plus lucide que ses thuriféraires, en reconnaissant sa défaite a rendu un hommage mérité au chef-d'œuvre d'un acteur et d'un metteur en scène qui surclasse celui de *Citizen Kane*.

APRÈS MACBETH, ORSON WELLES A ÉTÉ DÉFINITIVEMENT ADOPTÉ PAR PARIS. LE VOICI EN CONVERSATION AVEC LA PRINCESSE DE POLIGNAC.

LA FORÊT DES LANCES PORTÉES PAR LES SOLDATS DE MACBETH SE MÊLE AUX PLIS DU DÉCOR.

PETITES CHRONIQUES

EN L'HONNEUR DE VAUGELAS

La si curieuse cité médiévale de Pérouges, dans l'Ain, a célébré récemment le troisième centenaire de Claude Fabre de Vaugelas, grammairien célèbre, auteur de ces *Remarques sur la langue française* qui ont longtemps fait autorité, au point que pour obéir aux préceptes qui y sont affirmés Corneille refit plusieurs de ses vers. Elles conservent d'ailleurs pour tout ami de notre langue un indiscutable intérêt. M. Edouard Herriot, qui représentait à ces fêtes l'Académie française en compagnie de M. Jacques de Lacretelle, a fait revivre la figure de Vaugelas, gentilhomme de Gaston d'Orléans, baron de Pérouges, académicien avant même d'avoir bien écrit. Sur la réputation de puriste qui était la sienne et qui fonda l'unité de la langue, M. Edouard Herriot avait écrit à la louange de Vaugelas un discours. L'heure venue de le lire il préféra n'en rien faire, et ses auditeurs eurent le régal d'une causerie improvisée.

LE MÉMORIAL DE BASTOGNE

Un mémorial, dû à l'architecte belge Dedoyard, commémorera désormais à Bastogne la résistance héroïque qu'une poignée de soldats américains encerclés opposa en décembre 1944 à l'offensive de von Rundstedt. Ce monument, constitué par un temple à colonnes en forme d'étoile, a été inauguré en présence de nombreuses personnalités civiles et militaires des nations

occidentales, au nombre desquelles le général Mac Auliffe, qui commandait les troupes américaines à Bastogne en 1944.

Dans une brève allocution M. Duvieusart, premier ministre belge, insista sur la nécessité des sacrifices que les nations libres doivent consentir pour sauvegarder la paix du monde.

La cérémonie se termina par un défilé militaire qui comprenait des contingents américains, belges, britanniques, français, luxembourgeois et néerlandais.

POUR LE PRINCE CHARLES

Les étudiants du Collège royal d'art de Londres, désirant faire un cadeau au petit prince Charles, ont décidé de lui offrir un lit. A la suite d'un concours, c'est M. Frank Guille, que notre photographie montre près du modèle qu'il a créé, qui fut choisi comme « fournisseur » du prince, avec l'approbation, bien entendu, de sa maman, la princesse Elizabeth.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'INFLUENCE DES SALONS DANS L'ANCIENNE FRANCE :

Georges Mongrédien, *la Vie de société aux XVII^e et XVIII^e siècles* (Hachette 320 pages). Evocation d'un temps qui fut l'âge d'or de la conversation, cet art délicat dont la vivacité prime-sautière et le tact font tout le charme. Mais l'histoire des salons est celle des beaux esprits qui ont mis « leur bien en viager » : rien ne saurait nous rendre la virtuosité de leurs improvisations, l'écho de leurs reparties.

Mise à la mode par la chevalerie, la courtoisie eut son apogée avec les poètes de la Renaissance. Après une éclipse au temps des guerres de Religion, elle renaît dans la chambre bleue de la marquise de Rambouillet, rendez-vous de poètes et de savants. « Il n'y a lieu au monde où il y ait plus de bon sens et moins de pédanterie », dit Chapelain.

Au salon de M^lle de Scudéry, le grand secret est de parler « noblement des choses basses, assez simplement des choses élevées et fort galamment des choses galantes ».

L'auteur nous conduit ensuite chez les grandes dames qui tinrent salon de bel esprit au XVIII^e siècle et régentèrent un monde qui, jusqu'en 1789, allait apparaître, au-dessus de toute l'Europe, comme la patrie du goût, l'école des usages, le modèle des mœurs. Chez la duchesse du Maine, au château de Sceaux, défilent Piron, Montesquieu, Marmontel, Diderot, Houdart de la Motte. Chez la marquise de Boufflers et à la cour de Lunéville on rencontre Voltaire et une société qui rime, madrigalise et célèbre l'amour, mais on ne croit pas aux serments éternels. A la Chevrette, chez M^me d'Epinay, se retrouvent Grimm, Rousseau, Carmontelle. Chez M^me du Deffand et sa « nièce », M^lle de Lespinasse, fréquentent d'Alembert, Choiseul, Lauzun, Turgot, Necker, Walpole.

Cette randonnée de l'esprit se termine à Auteuil, où M^me Helvétius, « Notre Dame d'Auteuil », entourée de ses chiens et de ses dix-huit chats, traite les philosophes. Avec ses soixante-dix ans bien sonnés, Franklin tombe amoureux de la maîtresse de maison, qui l'éconduit sans le fâcher. « Toutes les fois que, dans mes rêves, je me transporte en France, dira plus tard Franklin, c'est d'abord à Auteuil que je vais. »

Combien M. Mongrédien a raison de dire : « Si la France est devenue le cerveau et le cœur de l'Europe, si la littérature française est devenue cosmopolite, c'est un peu grâce aux salons parisiens. »

L'UNITÉ EUROPÉENNE :

Edouard Bonnefous, *l'Idée européenne et sa réalisation*, préface d'André Siegfried (Editions du Grand Siècle, 358 pages). Président de la Commission des Affaires étrangères de l'Assemblée nationale et membre de l'Assemblée consultative européenne, nul n'était plus qualifié que l'auteur pour évoquer le souvenir des penseurs et des juristes qui, depuis le quatorzième siècle, en France, ont élaboré des plans de communauté européenne et pour définir les obstacles auxquels se heurte aujourd'hui la réalisation de cette grande idée.

Il existe un Conseil de l'Europe sigeant à Strasbourg, à la création duquel a présidé une initiative française. Ce conseil pouvait être un organisme véritablement efficace. S'il n'en est rien, c'est qu'il n'a pas été doté des attributions qu'exigeait l'accomplissement de sa tâche. Fondé sur l'unionisme et non sur le fédéralisme, ce n'est qu'un laboratoire où se poursuit une expérience en commun dépourvue de toute autorité capable de s'imposer. L'Assemblée de Strasbourg représente une solution hybride : un compromis entre un parlement et une conférence diplomatique.

M. Bonnefous énumère les réformes statutaires qui seraient propres à remédier à la faiblesse de cette institution.

Dans les pays de l'Est, un processus d'intégration se poursuit à un rythme accéléré. Il serait impensable que l'Europe fût seule impuissante à se constituer.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES GALERIES

Camoin, dès ses débuts, s'est toujours montré un peintre d'une profonde sensibilité et un coloriste d'un très rare raffinement. Aussi son actuelle exposition à la Galerie Charpentier réaffirme-t-elle son talent, qui s'est encore enrichi. Chaque toile nouvelle est pour un véritable peintre à la fois un nouveau problème à résoudre, un renoncement et une aspiration. L'évolution est continuelle — lente ou rapide — mais l'élan intérieur qui se mêle à la sensation, à l'émotion, au choc produit par la nature sur l'homme-artiste permet à celui-ci de jouir avec un maximum d'intensité et de procurer une jouissance identique, différente ou même parfois inverse. Or, Camoin réagit devant la nature surtout par la couleur et l'harmonie des valeurs. Et chacun connaît la boutade célèbre sur Claude Monet : « Ce n'est qu'un œil, mais quel œil ! » Camoin, au contraire, poétise avec une sensibilité qui vient de l'intérieur, et non exclusivement de sa vision. Mais lorsque ces deux éléments se combinent en une parfaite synthèse nous réalisons une forme d'art qui, bien qu'elle diffère d'autres conceptions plus intellectuelles, n'en est pas moins une des plus authentiques. Plus Renoir vieillissait et plus sa peinture devenait jeune. Les aspirations de Camoin le portent également vers la jeunesse, vers la vie, vers la lumière, qui ruisselle dans ses toiles.

Deux tendances dominent actuellement dans l'art contemporain : le figuratif et le non-figuratif, et, alors que le monde lui-même est divisé idéologiquement en deux blocs hostiles, les artistes, la critique, le public s'acharnent dans leur préférence. Or l'originalité du talent de Tal Coat est de ne pencher ni « pour » l'une ni « vers » l'autre de ces deux antinomies.

Personnellement, mes goûts m'ont toujours porté vers un art traditionaliste qui résume et résolve en une harmonieuse synthèse les joies purement objectives de la forme et de la couleur et celles, nettement esthétiques et subjectives, de l'esprit et de la rêverie. Sans pour cela avoir recours à la vieille formule de Gœthe : « J'appelle classique ce qui est sain et romantique ce qui est malade », qui tentait de différencier deux tendances extrémistes de l'art de son temps, je dirai que la querelle que je cherche parfois à la peinture non figurative vient généralement du peu d'authenticité de ses auteurs.

Un artiste sincère est toujours digne d'intérêt. Or c'est là le propre de Tal Coat. Sa sincérité n'est pas à mettre en doute, bien que son art puisse semer quelque inquiétude dans l'esprit de certains.

Cézanne, ce père de la peinture contemporaine, envisageait déjà de créer une forme picturale où la texture cosmique fût exprimée de façon à satisfaire toutes nos sensations, qu'elles soient extérieures ou internes. Il tendait vers l'absolu. Cette cristallisation de l'espace définie dans l'art cézanien, nous la retrouvons dans les toiles de Tal Coat. Les Orientaux, dans une synthèse, traitaient le monde comme un vaste schéma. Tal Coat reprend pour lui seul cette conception et vise à l'absolu (Galerie de France).

MAURICE SERULLAZ.

DES ÉTUDIANTS BELGES REÇUS A « FRANCE-ILLUSTRATION »

Un groupe d'étudiants belges, parmi lesquels trente jeunes filles de la section folklorique du lycée Léonie de Waha, à Liège, ont été l'objet, le 10 juillet, d'une cordiale réception dans les salons de *France-Illustration*. Ces jeunes gens se préparaient à regagner leur pays après un séjour d'une dizaine de jours en France qui leur avait permis de visiter les châteaux de la Loire. Ce voyage, placé sous le haut patronage de M. Daniel-Lamazière, consul général de France à Liège, avait été organisé par notre représentant en Belgique, M. Walcheit.

UN GRAND EXEMPLE DE VOLONTÉ

Robert Donzel avait dix-sept ans et venait de passer l'écrit de la première partie de son baccalauréat lorsqu'il devint subitement aveugle, sourd et muet. Agé aujourd'hui de quarante-quatre ans, il a pu, au prix d'un courage extraordinaire et malgré ses terribles infirmités, se présenter de nouveau à cet examen. Déclaré admissible aux épreuves

orales, il a quitté pour les subir l'hospice départemental de Bourges, où il vit habituellement. Pour l'aider à répondre aux examinateurs du lycée Henri-IV, ses deux amis, la Sœur Jeanne-Thérèse, qui lui prodigue chaque jour des soins attentifs, et Robert Gressin, un paralytique, l'accompagnaient et lui servaient d' « interprètes ».

ERRATUM

Dans l'article que nous avons consacré, le 13 mai, au Salon des Animaliers, nous avons orthographié de manière erronée le nom de l'un des exposants, le sculpteur Yversen, que nous tenons à rétablir dans sa forme exacte.

UNE CROIX BIEN GAGNÉE

Le doyen des artisans de France vient d'être fait chevalier de la Légion d'honneur. Il s'agit de M. Alfred Mallet, qui, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, exerce toujours son métier d'ajusteur de précision dans son petit atelier de Maubeuge. Il y passe huit ou dix heures par jour et c'est, déclare-t-il, ce qui lui conserve la santé. M. Guy Mollet, empêché par ses nouvelles occupations ministérielles, n'a pu le décorer lui-même, ainsi qu'il en avait l'intention. C'est le maire de Maubeuge qui, au cours d'une cérémonie fort sympathique, a remis la croix à cet infatigable travailleur.

LE PRIX DU CONCOURS GÉNÉRAL

Comme chaque année à pareille époque, M. Vincent Auriol a présidé, le 13 juillet, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne la distribution des prix du concours général. Après la cérémonie, plusieurs lauréats ont été photographiés sur le socle de la statue de Victor Hugo. Ce sont, de gauche à droite : Christian Lepinte, du lycée Pasteur, premier prix de dissertation philosophique ; Jean-Pierre Barrat, du lycée Louis-le-Grand, titulaire de deux premiers prix : celui de mathématiques et celui de physique ; Mlle Cécile Grinzovski, du lycée Jean-de-La Fontaine, premier prix de composition française. Au pied de la statue Mlle Françoise Martins de Souza, deuxième prix de dessin.

NOUVELLES RELIGIEUSES

A Limoges s'est tenu le Congrès de l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne, qui groupe les directeurs et supérieurs des collèges catholiques. Ce congrès était présidé par S. Exc. Mgr Blanchet, recteur émérite de l'Institut catholique de Paris.

Au cours du congrès, les résultats d'une enquête sur la difficulté d'intéresser les élèves d'aujourd'hui à la littérature française ont été présentés et discutés, ainsi qu'un rapport de M. le docteur Le Moal sur les enfants difficiles.

Un comité pour la sauvegarde des Lieux Saints vient d'être créé. M. le comte de la Baume en assume la présidence et MM. Pierre de Lassus-Saint-Geniès et Jacques Buissony remplissent les fonctions de secrétaire général et de trésorier.

Parmi les membres du comité d'honneur nous relevons les noms de MM. Carl Burckardt, ancien ministre de Suisse à Paris, du général Weygand, de l'amiral Lacaze, du comte R. d'Harcourt et du grand historien catholique Daniel-Rops.

Le 14 juillet, la ville de Saint-Omer a commémoré le soixante-quinzième anniversaire du couronnement de Notre-Dame-des-Miracles.

A vrai dire, cette statue, qui date de la fin du XIIe siècle, a toujours été couronnée, car son auteur avait sculpté la couronne primitive dans le bloc de chêne lui-même. Elle fut remplacée par des couronnes d'argent et d'or et, en 1875, une couronne de vermeil fut posée solennellement. C'est l'anniversaire de ce couronnement qui a été fêté.

Le patriarche Alexandre III (à gauche sur notre photographie), chef de l'Eglise grecque orthodoxe d'Antioche, a reçu à Damas une délégation du haut clergé russe venue lui remettre les insignes de membre de l'Académie russe de théologie et le diplôme de docteur en théologie *honoris causa* de la Faculté de Moscou. Conduite par Mgr Gregory, métropolite de Leningrad (à droite), cette délégation comprenait en outre Mgr Yermagen, métropolite du Kouban, et le secrétaire particulier de S. B. Alexis, patriarche de toutes les Russies.

EVANGELINA BOOTH

L'ancienne générale de l'Armée du Salut, Mme Evangelina Booth, gravement malade depuis fort longtemps, est morte à New-York le 17 juillet. Elle était âgée de quatre-vingt-cinq ans. Fille du fondateur de l'Armée du Salut, elle y était entrée à dix-huit ans et avait déployé une grande activité. C'est elle qui créa en France, pendant la guerre 1914-1918, les centres d'accueil et les cantines.

LE VICE-AMIRAL BATTET

Le vice-amiral Battet, chef d'état-major de la marine, a succombé dans la matinée du 14 juillet à une courte et douloureuse maladie. Il était âgé de cinquante-sept ans.

Entré à l'Ecole navale en 1912, il fit la première guerre mondiale avec la flottille des torpilleurs de la mer du Nord. En 193[illegible] il commandait le croiseur *Emile-Bertin* [illegible] participa notamment à la campagne de Norvège. A la fin de la guerre il commanda [illegible] forces navales françaises et alliées en Corse.

Promu vice-amiral le 27 juillet 1946, [illegible] partit l'année suivante prendre la tête de [illegible] forces navales françaises en Extrême-Orient et au mois de mai dernier il fut appelé aux hautes fonctions de chef d'état-major de la marine. Grand-officier de la Légion d'honneur et titulaire de six citations, le vice-amiral Battet était commandeur du British Empire et de la Legion of Merit américaine.

UNE PERSONNALITÉ PARISIENNE DISPARAIT

Lady Mendl, veuve de Sir Charles Mendl, ancien attaché de presse de Grande-Bretagne à Paris, est décédée à l'âge de quatre-vingt-trois ans dans sa villa Trianon, à Versailles.

C'est dans le cadre de cette propriété qu'elle avait organisé, pendant les années de l'entre-deux-guerres, les réceptions les plus somptueuses et parfois les plus extravagantes. Le Tout-Paris y accourait, et ses amis se souviendront longtemps, ainsi qu'elle en a exprimé le vœu dans son testament, « de sa vie et de sa gaîté ».

NICE-VENISE EN 2 H. 15

Les touristes ont appris avec plaisir que la compagnie de navigation aérienne « Avio Linee Italiane » (A. L. I.) a repris son escale de Nice sur sa ligne Barcelone-Milan. Dans cette ville les voyageurs trouvent une correspondance immédiate pour Venise et pour Trieste. La liaison Nice-Venise est assurée en 2 h. 15 de vol.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Yves Gandon, *l'Offrande à Timonoé* (Henri Lefebvre, édit.). C'est un bien captivant ouvrage que ce « petit roman fait de trente-trois poèmes en prose, où s'enlacent les thèmes inusables de l'amour, de l'inconstance, de la difficile sagesse et de la mort ». On n'a pas oublié qu'Yves Gandon publia voilà quelques années un *Pavillon des délices regrettées*, qu'il donnait comme traduit du chinois, et sur lequel tous les critiques s'extasièrent. *L'Offrande à Timonoé* se situe dans la Grèce de Platon, et ces pages brûlantes pourraient avoir été écrites par un poète pythagoricien si l'école pythagoricienne avait compté des poètes. Il ne s'agit d'ailleurs nullement ici d'un pastiche réussi comme *les Chansons de Bilitis*, par exemple, mais d'une création originale, sans équivalent dans la littérature d'aujourd'hui, comme le furent à leur apparition *les Bucoliques* d'André Chénier ou *le Protée* de Paul Claudel. Et par la pureté de la langue, la savante musique de la phrase et la hauteur de l'inspiration *l'Offrande à Timonoé*, chef-d'œuvre de style, semble toute désignée pour devenir un bréviaire du cœur.

A. B.

Arthur Koestler : *Analyse d'un miracle*, traduit par Dominique Aury (Calmann-Lévy).

Il s'agit non d'un roman, mais d'un essai où l'auteur étudie les événements qui ont amené la constitution de l'Etat d'Israël et la structure politique et sociale de cet Etat. Entre ces deux parties s'intercalent des fragments du journal tenu par Koestler en Israël pendant les mois de guerre. On lira certainement ce livre avec le même intérêt que ceux qui l'ont précédé.

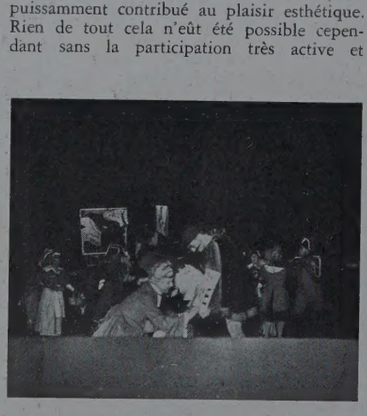
COURRIER MUSICAL

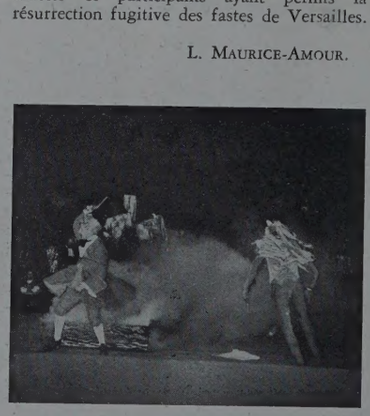
Qu'est-ce que bien servir la musique ? Lui consacrer ce qu'elle exige de ferveur, la traiter avec probité, puis la restituer toute palpitante de vie. A ce titre Sceaux et Versailles méritent des éloges.

Voilà la cinquième année que l'Association des « Nuits de Sceaux » manifeste son activité ; à son auditoire considérablement élargi elle offrit cette fois, succédant au pavillon de l'Aurore, charmant mais exigu, la vaste salle de l'Orangerie. Dans le bel édifice où flotte le souvenir de rencontres historiques, *l'Idylle sur la paix*, de Racine et Lully, a déployé ses harmonies apaisantes dans la forme même où elle fut donnée en 1685 quand le munificent Seignelay reçut en ces mêmes murs le Roi-Soleil. C'est là de l'histoire vivante. Aussi qu'on me pardonne de passer sur les autres concerts du festival, non moins réussis... car celui-là répondait à tout ce qu'une imagination éprise du passé peut recréer de palpable en ce domaine de Sceaux où subsistent intacts, autour de la demeure princière disparue, le parc, les parterres, les bassins de Le Nôtre. Odette de Loustal, marraine du festival de Sceaux, a vu la récompense de ses efforts; les interprètes remarquables dont elle s'est entourée — l'orchestre André Girard, la chorale Gouverné, la claveciniste Denyse Gouarne, les chanteurs Martha Angelici, Ginette Guillamat, Camille Mauranne, Gérard Souzay, Paul Derenne — comme aussi l'excellence des reconstitutions musicales, ont puissamment contribué au plaisir esthétique. Rien de tout cela n'eût été possible cependant sans la participation très active et généreuse de la Radiodiffusion française.

S'il est vrai qu' « un beau cadre ajoute à la peinture », Versailles, riche à profusion en cadres somptueux, a décuplé ainsi la splendeur de sa Semaine musicale : à chacune des manifestations, une perspective ou un écrin royaux ! C'était pour le concert de nuit évoquant la jeunesse de Louis XIV la cour de Marbre, cernée d'orangers ; pour la sérénade de plein air *Hommage à Le Nôtre*, la terrasse du Grand Trianon ; pour Mozart à Versailles et la harpe de la reine, la galerie basse du château, où Molière créa *Tartuffe*, et que choisit Marie-Antoinette, un siècle plus tard, pour y vivre sa vie privée. C'était enfin la merveille, le théâtre du Petit Trianon, bleu, or et blanc, redevenu bijou sonore pour deux soirs illuminés, où cantatrices et ballerines de l'Académie de musique ont tiré d'un sommeil de deux siècles *les Fêtes d'Hébé*, de Rameau, et *les Eléments*, de Rebel. Comme jadis chantait et dansait pour ses amis la malheureuse reine, c'est pour quelques élus — le théâtre est miniscule — que nos fées modernes ont dispensé leur grâce. Qui faut-il féliciter de tant goût et de bel art ? Mme René Mayer, animatrice du festival, Félix Raugel et Roger Désormière, chefs musiciens, à qui l'on doit l'authenticité parfaite des restitutions, les chanteurs et virtuoses — entre autres Nadine Sautereau, Lily Laskine, Roland Charmy, Monique Rollin — et en bloc tous les artistes et participants ayant permis la résurrection fugitive des fastes de Versailles.

L. MAURICE-AMOUR.





LE BAL DES ARTS

Il fut fort réussi. Le groupe de la Jeune Peinture, qui l'an passé avait demandé à Albert Rémy d'animer la toile des artilleurs du douanier Rousseau, mit à nouveau à contribution le sympathique metteur en scène pour composer une pantomime où l'on brûlerait une sorcière. Albert Rémy a traité le sujet avec son humour habituel, et la belle sorcière fut sauvée du supplice aux applaudissements de la foule, ravie du spectacle.

LA CONTEXTURE même de très importantes entreprises peut se trouver profondément modifiée au cours des mois qui vont suivre.

Il est opportun de profiter de la période des vacances pour reviser son portefeuille et opérer un certain nombre d'arbitrages.

Une équipe de techniciens réunit les éléments nécessaires chaque semaine pour donner dans

L'OPINION

ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Le Journal le mieux informé de la Bourse

des avis précis.

Éditoriaux de Ch. Rist A. Siegfried, L. Baudin, etc.

Trois revues complètes : Bourse de Paris, Hors Cote, Bourses régionales. Étude critique pour chaque augmentation de capital. Indications sur certaines valeurs susceptibles de hausse. Cotes complètes.

L'OPINION ne se vend pas au numéro.

Abon. un an : 750 fr. ; 6 mois : 425 fr. Essai un mois : 50 fr. 1, r. St-Georges. C. P. Paris 5.110-71.

« On peut conduire vite avec sécurité »

VIENT DE PARAITRE

le NOUVEL ART DU VOLANT

accélérez !

PAR

EDMOND DUJARDIN

PRÉFACE DE CHARLES FAROUX

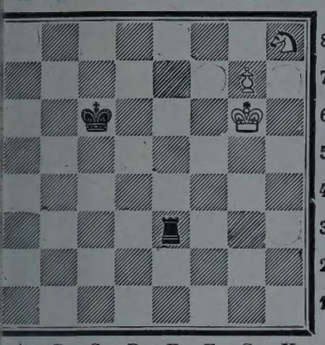
Plaisirs, risques et psychologie de la route. Style, vitesse, manœuvres délicates, de la 2 à la 33 CV.

Très beau vol. in-8°, 50 photos et croquis, franco. 550 francs. (C. P. Bordeaux 1528-63).

Éditions Ed. DUJARDIN ARCACHON

LES ÉCHECS (N° 72)

Solution de l'étude n° 73 de Vancura.
« 28 Rijen » 1924.



Les blancs jouent et gagnent.

Le cavalier devra faire merveille pour pêcher l'échange de la tour contre le n, qui ferait partie nulle.

. Rg6-h5 ! (1), Té3-é8 ! (2). — 2. 8-g6, Rç6-d6 (si 2. ..., Té8-a8 ou b8. 3. Rh5-h6 ! ! voir A). — 3. Cg6-f8, 8-é1 ! (3). — 4. Cf8-é6 ! !, Té1-é5+ (4). 5. Rh5-g4 !, Té5-é1. — 6. Rg4-f5 !, 1-f1+ (5). — 7. Rf5-g6, Tf1-g1+. — Cé6-g5 et le pion fait dame et gagne.

A) Si 2. ..., Té8-a8 (6). — 3. Rh5-h6 ! ! , Rç6-b5 (8). — 4. Cg6-f8, Ta8-a6+ (9). 5. Rh6-h5 ! ! (10), Ta6-a1. — 6. Cf8-!, Ta1-a8 (11). — 7. Cé6-ç7+ et 8. 7×a8 gagne.

Commentaires

1) Aucun autre coup ne gagnerait. emples :

Si 1. Rg6-h6 ?, Té3-h3+ puis Th3-g3+ ×g7 nulle.

Si 1. Rg6-f7 ? ou f6 ?, Té3-f3+ puis 3-g3 et ×g7 nulle.

Si 1. Rg6-f5 ?, Té3-é8 (menace Té8-g8 et ×g7). — 2. Ch8-g6, Rç6-d6 (menace de nouveau 3. ..., Té8-g8 nulle). — 3. Cg6-f8, Rd6-é7. — 4. g7-g8 : D, Té8×f8+ nulle (l'échec force l'échange dame contre tour. Là est l'inconvénient de 1. Rg6-f5 ?).

Si 1. Ch8-f7 ?, Té3-é8 nulle.

(2) Si 1. ..., Té3-h3+. — 2. Rh5-g4, Th3-h1. — 3. Ch8-g6, Th1-g1+. — 4. Rg4-f5, Tg1-f1+. — 5. Rf5-é6, Tf1-é1+. — 6. Cg6-é5+ gagne.

Si 1. ..., Té3-é5+. — 2. Rh5-h6, Té5-é8 (2. ..., Té5-é1. — 3. g7-g8 : D, Té1-h1+. — 4. Rh6-g7, Th1-g1+. — 5. Ch8-g6. La promotion gagne quand le roi blanc est sur h6, mais pas quand il est sur h5.) — 3 Ch8-g6 !, Rç6-d6 (3. ..., Té8-g8. — 4. Cg6-é7+ et 5. C×T). — 4. Cg6-f8, Té8-é1. — 5. g7-g8 : D gagne.

Si 1. ..., Té3-é1. — 2. Ch8-g6, Té1-é8. — 3. Cg6-f8 (3. Rh5-h6 gagne aussi, ce qui enlève malheureusement toute valeur esthétique à cette variante.) 3. ..., Té8-é1. — 4. Cf8-é6, Té1-é5+. — 5. Rh5-g6, Té5×é6+. — 6. Rg6-f7 gagne.

(3) Si 3. ..., Té8-é5+. — 4. Rh5-h6, Té5-é1. — 5. g7-g8 : D, Té1-h1+. — 6. Rh6-g7, Th1-g1+. — 7. Cf8-g6 gagne.

Le roi blanc est mieux placé sur h6 que sur h5. C'est ainsi que sur 3. ..., Té8-é1 ! la promotion en dame ne gagnerait pas : 4. g7-g8 : D ?, Té1-h1+. — 5. Rh5-g6 (g5 ou g4), Th1-g1+ et Tg1×g8 nulle.

(4) Si 4. ..., Rd6×é6. — 5. g7-g8 : D+. Ou si 4. ..., Té1-g1. — 5. Cé6-g5. Ou si 4. ..., Té1-h1+. — 5. Rh5-g6, Th1-g1+. — 6. Cé6-g5.

Il ne reste donc que l'échec du texte pour parer la menace 5. g7-g8 : D.

(5) Si 6. ..., Té1-é5+. — 7. Rf5-f4. Si 6. ..., Té1-g1. — 7. Cé6-g5, Tg1-f1+. — 8. Rf5-g6.

(6) Si 2. ..., Té8-g8. — 3. Cg6-é7+ et 4. C×T gagne.

Si 2. ..., Té8-b8. — 3. Rh5-h6 ! ! (voir note 7), Rç6-b5 (voir note 8). — 4. Cg6-f8, Tb8-b6+. — 5. Rh6-h5 ou g5 gagne, le roi noir empêchant Tb6-b1, coup qui ferait nulle s'il était possible.

On se demandera sans doute pourquoi le roi noir vient alors à b5 ? Les essais donnés dans la note 8 l'expliqueront.

(7) Ce coup préparatoire est forcé. C'est ainsi que 3. Cg6-f8 ne mènerait à rien, Ta8-a1 !. — 4. Cf8-é6 (4. g7-g8 : D ?, Ta1-h1+ puis Th1-g1+ et ×g8 nulle. Pour gagner, il ne reste qu'à rétablir la position par 4. Cf8-g6 !, Ta1-a8. — 5. Rh5-h6 ! ! texte.) 4. ..., Ta1-a8. — 5. Cé6-f8, Ta8-a1. — 6. Cf8-g6 (rétablissant la position gagnante après ces vains essais, qui ne sont qu'une perte de temps). 6. ..., Ta1-a8. — 7. Rh5-h6 ! ! texte.

(8) Le roi noir libère la 6e traverse pour que la tour puisse faire échec sur a6. Sur cet échec, le roi blanc ne pouvant pas venir sur h7 à cause de Ta6-a7 clouant puis prenant le pion et faisant nulle (c'est pour permettre ce clouage que le roi noir ne doit pas jouer 3. ..., Rç6-b7, ç7 ni d7), sera forcé de venir sur h5 (g5 est mauvais, nous le verrons), sur quoi la riposte Ta6-a1 empêchera la promotion en dame, nous l'avons vu.

Mais pourquoi le roi noir vient-il sur b5 et non pas sur d5 ou ç5 ?

Si 3. ..., Rç6-d5. — 4. Cg6-f8, Ta8-a6+. — 5. Rh6-h5 ou g5, Ta6-a1. — 6. g7-g8 : D+ gagne.

Si 3. ..., Rç6-ç5. — 4. Cg6-f8, Ta8-a6+. — 5. Rh6-h5, Ta6-a1. — 6. Cf8-é6+, Rç5-d6. — 7. g7-g8 : D, Ta1-h1+. — 8. Rh5-g6, Th1-g1+. — 9. Cé6-g5 gagne.

Il ne reste donc que 3. ..., Rç6-b5 pour libérer la 6e traverse.

(9) Si 4. ..., Ta8-a1. — 5. g7-g8 : D, Ta1-h1+. — 6. Rh6-g7, Th1-g1+. — 7. Cf8-g6 gagne.

La tour va faire échec pour faire reculer le roi blanc d'abord, et elle viendra ensuite sur a1 pour empêcher la promotion.

(10) Et non 5. Rh6-g5 ?, Ta6-a1 ! nulle. Exemples : 6. Rg5-f6, Ta1-f1+ et Tf1-g1. Ou 6. Cf8-g6, Ta1-a8 (menace 7. ..., Ta8-g8). — 7. Cg6-f8, Ta8-a1, etc. Ou 6. g7-g8 : D, ou Cf8-é6, Ta1-g1+.

(11) Si 6. ..., Ta1-h1+. — 7. Rh5-g6, Th1-g1+. — 8. Cé6-g5 gagne.

Cette étude n° 73 est un chef-d'œuvre extraordinaire. C'est sans nul doute, avec ce matériel minimum de cavalier et pion contre tour (cinq pièces en tout), la meilleure étude existante de domination de la tour par le cavalier.

Elle surclasse l'étude analogue suivante des frères Platoff (1907).

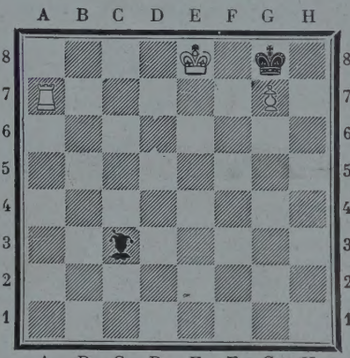
Blancs : Ra5, Pb6, Cé8. Noirs : Ré4, Td4.

Les blancs jouent et gagnent : 1. b6-b7, Td4-d5+. — 2. Ra5-b6 !, Td5-d8. — 3. Cé8-d6+, Ré4-f3 (3. ..., Td8×d6+. — 4. Rb6-ç7 et 5. b7-b8 : D). — 4. Cd6-ç8, Td8-d1. — 5. Cç8-d6 !, Td1×d6+. — 6. Rb6-ç7 gagne.

Certes la venue, par deux fois, du cavalier sur d6, avec prise possible sur échec, est très jolie.

Mais comparez la clef sans finesse 1. b6-b7 à la subtile clef de Vancura 1. Rg6-h5 ! au lieu de 1. Rg6-f5 ? et voyez tout ce que la variante A (dont il n'y a pas d'équivalent dans l'étude des frères Platoff) ajoute au Vancura.

Etude n° 74, par Vancura.
« 28 Rijen » 1924.



Les noirs jouent et font nulle.
Les blancs jouent et gagnent.

Le premier coup des noirs, par lequel ils feront nulle si c'est à eux à jouer, est extraordinairement subtil et caché. Et c'est lui naturellement qu'il faudra découvrir d'abord, pour savoir le combattre et gagner quand c'est aux blancs à jouer.

ANDRÉ CHÉRON.

LA XXVIe FOIRE INTERNATIONALE de MARSEILLE

PRESENTERA
du 16 SEPTEMBRE au 2 OCTOBRE
UNE SYNTHESE COMPLETE
DE LA PRODUCTION
FRANÇAISE ET ETRANGÈRE
DANS TOUS LES DOMAINES

C'EST PAR EXCELLENCE
LE PREMIER MARCHÉ
INTERNATIONAL
D'ECHANTILLONS
DU BASSIN MEDITERRANÉEN

FACILITÉS DE VOYAGES ET RÉDUCTIONS SUR RÉSEAUX S.N.C.F. ET AIR-FRANCE

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOT. du CAP-FERRAT « Le Paradis de la Riviera » (entre Nice et Monte-Carlo) - Tél. 250-20
Toutes les joies sportives de l'été.

SUISSE

CRANS sur Sierre, Suisse
Toujours en vogue. Golf 18 trous. Nouveau téléférique. Deux routes pour autos.

ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "

HOTEL ALPINA ZERMATT. Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de francs suisses: 105 par sem.

UN ANGE QUI SE DÉRANGE ou ELLES ET AILES, par CAMI.

L'ange gardien d'une brunette
La gardait si bien qu'il l'aima,
Alors, pour lui conter fleurette,
En jeune homme il se transforma.
Dans un carton il mit ses ailes,
L'auréole et son manteau bleu,
Puis, avant d'aborder la belle,
Se modernisa quelque peu.

Pipe au bec, longue chevelure,
Chemise à carreaux bigarrés,
Il avait à présent l'allure
Tout à fait Saint-Germain-des-Prés !
Ce fut le bonheur sans mélange,
Il la séduisit sans effort,
Un soir il lui dit : « Je suis un ange. »
Elle répondit : « Tu vas fort ! »

Du carton il sortit ses ailes :
— « Vois, pour toi, j'en fis l'abandon. »
— « Chic ! avec les plumes, fit-elle,
« Je vais nous faire un édredon !
« Et ce manteau bleu, j'en raffole !
« Donne-le-moi, mon Alcindor,
« Et je prends aussi l'auréole
« Pour m'en faire un beau collier d'or ! »

Mais un jour — la femme est changeante —
Elle partit. Lui remonta
Comme une « soucoupe volante »,
Mais saint Pierre, en haut, l'arrêta.
— « Tu reviens ici sans tes ailes,
« En short, et sans manteau d'azur,
« Ton auréole, où perche-t-elle ?...
« On a dû t'entôler, c'est sûr !...

« Pour ne pas que tu réitères,
« Je le dis, malgré tes sanglots,
« Désormais tu seras sur terre
« L'ange gardien d'un vieux tableau !
« Cours à l'atelier, qu'on t'arrange,
« Ton corps doit être remplumé,
« Et sache que l'homme ou bien l'ange
« Par la femme est toujours plumé ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

IMPRESSIONS DE LYON
IMPRESSIONS DE LYON
IMPRESSIONS DE LYON
Pour vos tissus de coton imprimé
Exigez la marque
MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
A BOUCHER